

C050

3
1

LA

RUICHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

vol 3

TROISIÈME SÉRIE.

Julian Rousseau

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-Chef.*
G.-H. CHERRIER.—*Editeur-Gérant.*

Montreal :

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.
1854.

La *Ruche Littéraire et Politique* publiée à Montréal (Bas-Canada), paraît une fois par mois par livraison de 64 pages.

Le prix d'abonnement est de 2 PIASTRES par année et de 25 sols par livraison.

Toutes les communications littéraires ou autres doivent être adressées *franco* au bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

aux Abonnés de La Ruche Littéraire et Politique.

Montréal, 1 Février, 1854.

En commençant le troisième volume de la *Ruche Littéraire et Politique*, nous ne pouvons mieux faire que de remercier vivement encore une fois toutes les personnes qui nous ont patronnés, et de les assurer que nous tiendrons les promesses offertes dans notre dernier numéro. Mais nous engagerons ces mêmes personnes à ne point nous servir uniquement par leur concours isolé et à se rappeler que, si bien assise que soit notre œuvre, elle est loin d'avoir réalisé nos légitimes espérances. S'il est glorieux pour le Bas-Canada de posséder la seule revue française, originale, existant sur le vaste continent américain, il est du devoir de chacun de nos compatriotes de la soutenir de son crédit et de son influence, conséquemment d'assister le propriétaire et les rédacteurs par des souscriptions et des communications littéraires. La *Ruche* sera d'autant plus intéressante qu'elle renfermera plus d'articles canadiens. Nous désirerions même qu'elle se composât exclusivement de morceaux empruntés à notre littérature indigène; mais s'il nous est impossible d'atteindre encore ce noble but qui comblerait tous nos désirs, nous nous engageons formellement à remplir désormais la plupart de nos colonnes avec des nouvelles, esquisses, anecdotes, &c., dont les scènes auront le Canada, les Etats-Unis ou l'Amérique du Sud pour théâtre. C'est ainsi que, tout en publiant l'*Ile de Sable*, nous donnerons prochainement le récit d'un voyage au Brésil, au Pérou, à la Plata, &c. En attendant nous livrons publicité à la lettre suivante de M. V. Baron, dont fréquemment on a admiré et chanté les suaves poésies. Cette lettre ne manquera pas d'être accueillie comme une bonne fortune par tous nos abonnés de la campagne pour qui le travail qu'elle précède sera d'une utilité majeure.

New-York, 10 Janvier, 1854.

“ MONSIEUR,

“ Vous êtes disposé à traiter dans la *Ruche Littéraire et Politique* des questions sérieuses se rattachant directement aux intérêts populaires de votre patrie adoptive, permettez-moi d'applaudir d'ici à votre heureuse idée. Une publication de l'importance de la *Ruche* manquerait, je crois, essentiellement son but, si elle n'offrait pas de temps en temps à ses nombreux abonnés, quelque chose de plus grave que des nouvelles ou des romans; si, à côté, de sujets de pur agrément, elle ne présentait pas quelquefois des sujets d'utilité. Donc, encore une fois, je vous applaudis de grand cœur. Maintenant, vous me demandez, si je puis vous envoyer des articles sur les mathématiques pratiques, comme l'arpentage, la division des terrains, le nivellement, l'aménagement des bois, la construction des routes, des chemins de fer, des canaux, &c. &c.— C'est avec un bien sincère plaisir et sans aucune hésitation que je vous réponds: je le puis et m'engage à le faire. Je me trouve même heureux d'avoir été pendant dix années ingénieur du gouvernement français, ce qui, modestie à part, me met à même de traiter les diverses questions que vous me proposez, avec quelque connaissance de cause.

“ Quant à l'écueil dans lequel vous craignez de me voir tomber—l'aridité de la science,—je l'éviterai avec le plus grand soin: je comprends que la *Ruche* est et doit rester avant tout un journal littéraire.

“ Ainsi donc, monsieur, vous pouvez compter sur moi dans ce cas, comme toutes les fois qu'il s'agira de propager une vérité morale, philosophique ou mathématique.”

Agréez, &c...

V. BARON.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LOBIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DOBION.....	Avenirville, E. T.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE., LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (LOUISIANE).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
DR. HARVEY.....	Malbaie.
GUSTAVE de VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie, Bruxelles.....	Belgique.
EDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSAYE.....	Franklin, (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
H. ST. JORRE, N. P.....	Cacouna.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



NO 75 RUE MCGILL, NO 17 RUE ST. PAUL.

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements ; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853.

CINQ MARS ET FRÈRE.

LE CLERC DE NOTAIRE.



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE VII.

COMMENT L'ON JUGE UNE FEMME.

Le surlendemain du bal, Henry et Edouard se battirent à l'épée. Ce duel n'eût heureusement aucune suite sérieuse. L'officier égratigna son adversaire à l'avant-bras. Alors les témoins ayant décidé que l'honneur était satisfait, nos jeunes gens s'embrassèrent et la partie se termina par un excellent déjeuner à l'hôtel de l'*Aigle d'or*.

Peu après, de Moissac fit la connaissance de Georges Duval. Deux causes amenèrent cette liaison. D'abord Henry était chef de la vente à laquelle avait, comme on se le rappelle, été affilié le commis de M. Jeannet, par conséquent, les opérations de la société le mettaient en rapport avec tous les membres ; puis le désir de s'introduire plus facilement dans la maison de madame Duval l'avait poussé à se rapprocher de Georges. Ce dernier, doué d'un caractère affable, chaleureux et expansif, ne demandait pas mieux que de répondre aux avances du comte. Aussi accepta-t-il sans défiance ses ouvertures, et bientôt une étroite amitié parut unir le fils du noble au fils du prolétaire. A Langres cette intimité fit sensation ; on s'en occupa, on l'épela et sous les pellicules on ne tarda pas à distinguer le *fin fond de l'affaire*. La baronne de Vermeuille, toujours à l'affût des nouvelles courantes, fut promptement informée de ce qui se passait. Craignant pour l'exécution du projet qu'elle nourrissait, elle essaya d'abord de donner le change aux bruits qui circulaient sur le compte de son protégé. Ensuite elle sermonna Henry qui se retrancha derrière un système de dénégation absolue. "J'estime Georges Duval, répondit-il à la baronne ; mais je n'ai point de prétention à sa sœur."

—Eh ! mon cher, qui vous parle de prétentions ! répliqua la baronne, en haussant les épaules.

—Eh ! madame.....

—Eh ! monsieur, vous manquerez votre mariage avec mademoiselle Cléry, et vous vous dépouillerez du prestige que vous exercez ici.

—Oh ! quant au prestige, je n'y tiens pas énormément, soyez-en persuadée, baronne.

—Mais à Clémence ?

—Je n'y tiens guères plus.

—Elle aura un jour plus de vingt mille livres de rentes, et.....

—J'en aurai à peine le quart, voulez-vous dire ?

—Justement.

—Je m'en contenterai.

—Chimère ! chimère ! Henry. Maintenant que vous êtes jeune, plein de fraîcheur et d'illusion, vous vous imaginez que la vie entière est filée de soie couleur de rose ! Le madrigal, voire même la pastorale séduit à votre âge, oh ! je le sais. Mais, croyez-moi, un cœur et une chaumière, si maigres qu'ils

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois d'août, septembre, octobre, novembre et janvier. (*Deuxième Série.*)

soient, sont bien durs à digérer. Parbleu! comte, moi aussi j'ai eu mon printemps, moi aussi j'ai marché sur les fleurs de l'espérance, moi aussi j'ai entrevu un horizon aux nuances éclatantes, moi aussi, mon cher, j'ai aimé.....

—Monsieur de Vermeuille! interrompit M. de Moissac avec un sourire narquois.

—Oui et beaucoup, repartit la baronne, car ce pauvre M. de Vermeuille—Dieu veuille avoir son âme!—n'était pas jaloux.....

—Ce qui signifie que vous pratiquiez la charité chrétienne.

—Chut!

—Allons, baronne, convenez que vous avez fait bien des heureux!

—Comte, je vous ai déjà dit que vos compliments à mon adresse sentaient le rance.

—Ah! madame, le mot est épicé.

—Vous seriez un fin diplomate, mon ami!

—Moi!

—Quand le terrain de la conversation vous semble périlleux, vous avez un tact remarquable pour le quitter. Mais on n'apprend rien à un ancien débris de la cour. Malgré vos hésitations, je vous forcerai à regarder l'ornière.

—Mille remerciements, baronne; vous m'empêchez d'y tomber.

—Je vous disais, reprit madame de Vermeuille avec quelque impatience.....

—Oh! de grâce, laissons ce sujet.

—Mais Henry, réfléchissez donc! Cette Lucie, ce n'est qu'une ouvrière, une fille de rien du tout... Si vous souhaitez des conquêtes, elles ne vous manqueront pas, vous le savez. On se dispute votre personne, et il n'est pas une de nos plus hautes bourgeoises, y compris la sous-préfète, qui ne s'estimerait fort honorée de vos attentions.

—N'allez-vous pas à présent me conseiller.....

—Je ne vous conseille pas une conduite qui nuirait à votre avenir; je dis seulement qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre. Qu'importent les distractions si on parvient à les cacher. Votre cartel avec ce brutal officier a victorieusement plaidé votre cause. Le papa Cléry s'est montré furieux en l'apprenant, mais la maman a été très flattée! Monsieur de Moissac est un *gentleman* accompli, m'a-t-elle dit, la façon *héroïque* avec laquelle il a rembarré ce *piou-piou* est digne d'un chevalier français. Je serais enchantée que notre Clémence lui plût. Notez, mon cher Henry, que je vous cite littéralement les expressions de votre future belle-mère.

Le comte fit une grimace.

—Diable! dit-il, les expressions de ma future belle-mère, comme vous la qualifiez, sont fort laudatives. Elles me réjouissent le cœur à un point inexprimable; n'oubliez pas de lui présenter mes bénédictions.

—Sérieusement, vous refuseriez la main de Clémence Cléry?

—Mais, baronne, êtes-vous chargée de me demander en mariage?

Madame de Vermeuille, comprenant qu'elle avait commis une faute, se mordit les lèvres.

—Non, dit-elle d'un ton aigrelet. Mademoiselle Cléry est doublée d'or et vous....

—Moi, je suis simplement précédé d'une particule.

—Le jeu de mots est pitoyable.

—Mademoiselle Cléry ne l'est pas moins.

—Ce n'est point là l'appréciation que vous en donnâtes à madame de Moissac à la sortie du bal?

—Voulez-vous qu'elle soit magnifique, délicieuse, adorable!

—Assez plaisanté.

—C'est mon idée.

—Oh ! vous l'épouserez, dit la baronne en reconduisant Henry.

—Peut-être !

Tels furent à peu-près les propos de la douairière avec Henry de Moissac durant la deuxième semaine qui suivit la présentation du dandy à Clémence Cléry. Et toujours le jeune homme poursuivait Lucie Duval de ses assiduités, et toujours la médisance aiguïait ses traits. Madame de Vermeuille commençait à désespérer, la famille Cléry avait eu vent des amourettes de Henry. Le notaire en parlait sans-cesse à sa femme. Celle-ci se plaignait à la baronne et une rupture devenait imminente, lorsque madame de Vermeuille prit la résolution de faire agir la comtesse de Moissac. L'entrevue fut longue et orageuse. Mais à la fin, les deux femmes se quittèrent le sourire sur les lèvres.

—Votre conseil est excellent, mon amie, dit madame de Moissac à la douairière. Je suis sûre qu'il fructifiera.

—Eh ! l'expérience, l'expérience est une belle chose ! riposta la baronne. Au revoir !

La comtesse manda son fils.

—Henry, lui dit-elle, vous êtes un enfant ! Vous ignorez les exigences de la société.....

—Ce discours, madame.....

—Ce discours est celui d'une mère qui vous aime, qui veut votre bonheur ! Je dois vous prévenir que vous scandalisez....

—Mais.....

—Veuillez ne pas m'arrêter, dit-elle avec un accent sévère. Vous fournissez prise aux caquetages de cette maudite petite ville, et cela n'est ni convenable ni opportun. Je vous ai fait part de mes desseins. Nous ne sommes pas riches. Pour soutenir la hauteur de notre rang, j'ai dû faire brèche au modique capital que m'avait laissé votre père ; aujourd'hui notre position est telle que.....

La comtesse, feignant d'être profondément émue, porta son mouchoir à ses yeux et se mit à sangloter. Henry ému lui-même par cette douleur apparente, se précipita vers sa mère et lui saisit la main.

—Oh ! s'écria-t-il, ordonnez, je ferai tout ce que vous voudrez.

Madame de Moissac le repoussa doucement.

—Non, Henry, dit-elle, je ne forcerai pas vos inclinations. Puisque ce mariage est irréalisable, n'y songeons plus.

Le jeune homme surpris au plus haut point par ce changement de manières et entraîné par une tendresse instinctive se laissa prendre au piège que lui avait tendu la baronne de Vermeuille de connivence avec la comtesse de Moissac.

—Ma mère, s'écria-t-il, je suis prêt à vous obéir, disposez de moi.

—Encore une fois, Henry, je ne veux pas d'une obéissance passive. Le mariage est un engagement trop grave pour qu'on l'aborde légèrement. Si vous avez de la répugnance pour mademoiselle Cléry, oublions ce qui a été dit.

—Quant à de la répugnance pour elle, je n'en ai point ; en avoir serait une preuve de mauvais goût, car je trouve, comme tout le monde, que mademoiselle Clémence Cléry est charmante.

—Craindriez-vous de déroger en l'épousant ?

—Moi, ma mère ! mais, nullement, je vous assure. L'homme ne s'abaisse jamais en épousant une femme au-dessous de sa condition : il élève la femme sans descendre d'un degré. Les mésalliances ne dégradent que les femmes. Nous, nous transmettons notre nom ; elles perdent le leur.

—Vous raisonnez comme un d'Hosier, dit avec un sourire contraint, madame

de Moissac qui se souvenait de la bassesse de son extraction à laquelle involontairement Henry venait de faire allusion. Et après un moment de silence, elle ajouta :

—Promettez-moi de rendre quelques visites à la famille Cléry.

—Je vous le promets, dit Henry en se levant.

La comtesse avait atteint son but. Elle tendit sa main à son fils ; celui-ci y déposa un baiser et se retira dans sa chambre où il resta plus de deux heures absorbé par une profonde rêverie. Enfin, il se leva en murmurant.

—J'étais fou ! ma foi, ayons-les toutes les deux ! Nécessité a force de loi.

C'était un dimanche, le mois de janvier touchait à sa fin, et comme le temps était beau, Henry de Moissac, après avoir fait une toilette des plus meurtrières, sortit dans l'intention d'aller trouver Georges Duval pour causer avec lui relativement à une assemblée générale de la vente ; cette réunion devait avoir lieu la nuit suivante.

Comme c'est l'usage en France, où, sauf les quatre fêtes principales de l'année, l'on ne chôme pas depuis le premier janvier jusqu'à la saint-Silvestre, le magasin de modes de la rue St. Amathis était ouvert aux chalands. Mais les ouvrières faisaient leur dimanche ; et ce jour-là, Lucie demeurait seule pour servir les pratiques. Ayant attendu que les vêpres fussent sonnées, Henry de Moissac se rendit chez madame Duval. Comme il l'avait espéré, la veuve était à l'église. En entrant dans la maison, Henry se trouva en tête-à-tête avec Lucie. La jeune fille rougit à sa vue et répondit d'un air embarrassé à ses salutations.

—Monsieur Georges est-il chez lui ? demanda le comte pour expliquer sa visite.

—Non, monsieur, répliqua Lucie. Il passera la journée chez M. Jeannet afin de régler des comptes.

Si la première partie de cette réponse était précise, la seconde pouvait singulièrement prêter aux réflexions. Un mois auparavant, Lucie interrogée par le comte pour savoir si son frère était au logis, Lucie eût dit naïvement : Il n'y est pas. Ajouter qu'il passerait la journée dehors, c'était presque dire à de Moissac : Que vous êtes aimable d'être venu ! Je suis heureuse de vous voir, &c., &c. Les femmes ont comme cela un langage à elle dont on n'arrive à distinguer les finesses que par une longue étude. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de lexicographe en cornette ; mais s'il prend fantaisie à une fille d'Eve de faire un dictionnaire, il est certain qu'elle composera plus d'in-folio que Trevoux, et enrichira notre idiome de définitions infiniment supérieures à celles élaborées par Landais ou Bescherelle. Il est vraisemblable que Henry interpréta à son avantage la pensée de Lucie, car au lieu de prendre congé de mademoiselle Duval, il se pencha familièrement sur le comptoir, et dit fort bas :

—Lucie, vous êtes bien cruelle !

A cette apostrophe la modiste baissa les yeux sur le chou de ruban qu'elle confectionnait, et, frémissante, s'enfonça son aiguille dans le doigt. Elle poussa un petit cri d'effroi, en même-temps qu'une gouttelette rosée teignait sa peau douce comme le satin, blanche comme l'albâtre.

—Mon Dieu ! mademoiselle, vous vous êtes blessée, s'écria Henry, en franchissant lestement l'étroite barrière qui le séparait de Lucie et en se jetant à ses genoux pour examiner la piqûre.

Mais Lucie effrayée de cette imprudence se leva de son siège et voulut fuir à l'autre extrémité du magasin. Sa tentative fut inutile. Henry barra le passage.

—Retirez-vous, monsieur, retirez-vous ! s'écria la jeune fille éperdue. Sortez

d'ici, mais sortez donc ! On peut vous apercevoir de la rue, on peut entrer.... Monsieur Henry, je vous en supplie, retirez-vous ! Ma blessure n'est rien. Je n'ai pas besoin de vous. Vous voyez bien que ce n'est rien.....

—Pardon, mademoiselle, reprit Henry avec une ardeur fort habilement jouée, pardon, je ne me retirerai pas avant....

—Monsieur ! j'appelle.

—Lucie, je vous le jure, je ne me retirerai pas avant que vous ne m'ayez répondu un mot !

—O ciel ! exclama la sœur de Georges tout en larmes, cet homme me perd...

—Dites que vous m'aimez, Lucie !

—Henry ! monsieur Henry !

—Vous savez combien je vous aime, moi ! je sacrifierais tout pour vous....

—Sortez, je vous en conjure !

—M'aimez-vous, Lucie ?

—Monsieur de Moissac, soyez généreux, n'abusez pas d'une pauvre fille.... je vous en prie, sortez d'ici. La rue est pleine de monde. Oh ! ménagez ma réputation !

—Eh bien, Lucie, accordez-moi un rendez-vous.

—Un rendez-vous !....

—Oui ; demain, à sept heures du soir, sur la promenade de Blanche-Fontaine. Je vous attendrai. Est-ce convenu, ma Lucie ?

—Allez-vous en, monsieur Henry, dit Lucie d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Le comte s'empara de la main de la modiste, appuya passionnément ses lèvres sur la piqûre qu'elle s'était faite, prit son chapeau et quitta le magasin.

“ Elle est à moi ! ” se dit-il, en s'avancant, le cigare à la bouche, vers la place de l'Hôtel-de-Ville, laquelle place est à Langres ce que le boulevard des Italiens est à Paris—un foyer d'attraction pour la gent oisive et élégante.

CHAPITRE VIII.

LUCIE DUVAL.

Après le départ de Henry de Moissac, Lucie Duval se rassit sur le petit canapé de velours cramoisi qui lui servait de siège. Elle était en proie à la plus vive agitation. Des mondes de pensées flottaient devant son esprit comme des atômes dans un rayon de soleil. Vainement voulut-elle reprendre son ouvrage. Ses yeux étaient voilés, ses doigts étaient tremblants. Alors elle appuya ses coudes sur le comptoir, plongea sa tête dans ses deux mains et se livra toute entière aux charmes de la rêverie.

C'était une ravissante personne que mademoiselle Lucie Duval, la modiste de la rue St. Amathis. Vraiment il eût été difficile de concevoir une physionomie plus avenante, plus coquette et en même-temps plus empreinte de réserve. Sur son visage régnait la modestie, mais sur sa taille régnait la fascination. Tandis que la limpidité de son grand œil bleu-céleste vous faisait penser aux délices d'une belle soirée de mai passée en tête-à-tête avec cette exquise créature sous la tête neigeuse des maronniers en fleurs, la suavité des contours de son buste, la vivacité de ses mouvements excitaient en vous d'étranges désirs.

Si le visage semblait emprunté aux créations de Raphaël, le corps paraissait échappé au pinceau d'Annibal Carrache. Chez elle, il y avait quelque chose de la Vierge et de la Vénus. Ses traits étaient corrects, mais un peu anguleux ; son abondante chevelure blonde, partagée en deux bandeaux au sommet du front et roulée en une grosse torsade, fixée par un peigne d'écaille, derrière la tête, devait avoir peine à tenir dans sa main, petite, fluette et parfaitement entretenue. Seul, le tatouage brunâtre qui recouvrait la troisième phalange de l'index de sa main gauche, en indiquant que Lucie n'appartenait pas à la classe des inactifs, prouvait que Mlle. Duval se servait plus souvent de ses doigts que de ses pieds, de l'aiguille que de la plume. Assise ou immobile, Lucie manquait d'expression. A Langres, on disait qu'elle n'était ni bien ni mal. Mais pour un connaisseur, Lucie avait une beauté bien autrement séduisante que celle qui consiste dans une certaine régularité de linéaments. Elle avait la beauté de la vie ; cette beauté purement spirituelle, que le faux goût de l'art antique ne distinguait pas et que l'art moderne commence à apprécier à sa juste valeur. La beauté telle que l'avaient conçue les Grecs et les Romains résidait dans un simple agencement de lignes plus ou moins harmonieuses. Cela était logique ; de leur temps, la femme ne comptait pour rien dans la société. Elle était une chose. On la considérait comme l'on considère une machine. Belle de formes, elle valait *tant* ; laide, elle était rejetée. A mesure que la civilisation a égalisé les rapports entre l'homme et la femme, les reflets de beauté intellectuelle ont compté dans la balance de l'appréciation. La beauté s'est métamorphosée ; on a moins jugé le fruit sur le brou ; et aujourd'hui on s'attache plus à la beauté qui rayonne de l'âme sur la face qu'à la beauté plastique, si fort estimée par les Praxitèles, les Phidias et autres statuaires de l'antiquité. Tout en ce monde, est affaire de convention, rien n'est autant affaire de convention que la beauté physique. Ainsi tel peuple veut que le front des enfants soit aplati à leur naissance, tel autre veut qu'il soit élevé ! Chez les Chinois, les femmes que l'exiguité de leurs pieds empêche de marcher sont les plus en faveur ; chez certains Indiens les grands pieds, épatés, trouvent des adorateurs ; ceux-ci raffolent des teints rouges, ceux-là s'enthousiasment pour la pâleur ; les Européens veulent maintenant des tailles au-dessus des hanches, il n'y a pas un demi-siècle, ils les voulaient sous les aisselles, Dieu sait comment les souhaitent les Hottentots !... Enfin la perfection physique est aussi variée que les habitudes, la mode, les humeurs, le tempérament ! Par bonheur, en France, — surtout depuis que MM. les romanciers s'en sont mêlés, — on estime la beauté en raison de son expression morale, autant au moins qu'en raison de son expression matérielle. Aussi, nos compositions artistiques, soit en peinture, soit en statuaire, soit en littérature, comprennent-elles, si je puis m'enoncer ainsi, par beauté ou laideur, la traduction physique des sentiments dans le galbe ou sur le visage des individus. Grâce aux modernes, la femme jouit actuellement du privilège dont l'homme s'était arrogé le droit exclusif. Sans dédaigner ses attraits extérieurs, on prise fort ses attraits intérieurs trahis par ses regards, ses gestes, ses poses et le timbre de sa voix.

Donc, Lucie promettait plus de beauté qu'elle n'en avait réellement. Elle ressemblait à une fleur exotique éclose dans une serre et demandant pour épanouir entièrement sa vive corolle, exhaler ses suaves parfums, le soleil vivificateur d'une autre sphère. Habituellement placides, ses yeux parfois s'illuminaient à l'aspect d'un brillant équipage ou d'une somptueuse toilette, et si une émotion la frappait, tout aussitôt les timidités de la modiste humble et respectueuse, disparaissaient en elle pour faire place à des accès de passion que n'eût pas désavoués une grande dame.

Née au sein de l'indigence et modiste de son état, Lucie avait été élevée côte à

côte avec l'opulence et avait reçu une instruction contrastant avec le rang qu'elle occupait dans la société. Cette instruction elle la devait à la générosité de M. Cléry qui l'avait placée dans le même pensionnat que Clémence, d'où elle était sortie à l'âge de seize ans avec une éducation supérieure :—éducation de province, s'entend ! C'est à dire qu'elle avait une teinte de grammaire, une ombre d'histoire, un soupçon de géographie, une ébauche de littérature. En fait d'arts d'agrémens, elle possédait une forte dose de coquetterie, un talent de chorégraphie remarquable, des dispositions exquises pour la musique, pas mal de trait dans le crayon, enfin une ambition démesurée—ambition de jeune fille ! Elle avait de bonne heure établi une comparaison désolante entre sa position présente et la position à laquelle ses attraits physiques et moraux lui permettaient d'aspirer. Son orgueil, aiguillonné même par la situation de sa compagnie d'école, était monté à une hauteur incroyable. Vous eussiez difficilement deviné les perspectives qui miroitaient nuit et jour dans le cerveau de mademoiselle Duval. Inutile à nous de chercher à les dérouler, impossible eut peut-être été préférable, car les physiologistes aussi bien que les psychologues sont incapables de lire dans ce grimoire indéchiffrable qu'on appelle ici le cerveau, là la tête, ailleurs le cœur, plus loin l'âme, jadis, avec Homère, le diaphragme d'une femme nubile. Nous avons beaucoup connu de femmes,—de celles dites des bas-bleus et qui, sans-doute, à cause de leur sexe, bien mieux que nous pouvaient définir leurs impressions passées, présentes ou leurs aspirations futures, eh bien ! nulle ne nous semble avoir lucidement résolu ce problème. Elles confessent même toutes leur impuissance. Mais écartons les digressions. Nous avons pour ce domaine un amour dont le lecteur s'indigne à mauvais droit, et cependant pour complaire au lecteur, nous allons rentrer dans le champ de ses affections—c'est-à-dire le champ de l'action. Une dernière touche afin de peindre comme il convient le caractère de Lucie et nous terminons ce chapitre que nous conseillons à tous ceux qui sont pressés d'arriver au dénouement de sauter à feuillets joints. A l'âge de seize ans, au moment où elle quittait sa pension, Lucie avait eu un commencement d'intrigue. Il s'agissait d'un tout jeune homme fort riche dont la passion pour mademoiselle Duval avait pris naissance au collège. Des aveux avaient été échangés, puis des sermens, des gages d'amour. Enfin les deux jeunes gens paraissaient s'aimer et ne soupirer que pour allumer le flambeau de l'hyménée ; mais comme Gustave (c'était le nom du lycéen) était trop jeune, il n'osait s'adresser à son père pour cette grande affaire. Il est du reste plus que probable que le père eût refusé. Bref, certain soir les deux enfants avaient un rendez-vous sur la place de l'Hôtel-de-Ville vers huit heures. Gustave marchait rapidement et d'un air fort agité depuis près de vingt minutes, lorsque son amante arriva. Un chaste baiser signala la rencontre ; ensuite la modiste passa son bras sous celui de l'étudiant et ils se prirent à se promener. Durant cinq minutes, aucune parole ne fut prononcée entr'eux. Lucie attendait, Gustave hésitait.—Eh bien ! s'écria tout à coup la jeune fille en frappant le trottoir de son petit pied, eh bien ! qu'avez-vous donc, monsieur ? Vous paraissez maussade ce soir.

Gustave resta muet.

—Quoi ! pas même une réponse ?

—Lucie, m'aimez-vous ?

—Mais...

—Oh ! c'est que, voyez-vous, à présent, plus que jamais, j'ai besoin de votre amour.

—Mon Dieu ! comme vous me parlez !

—Je souffre.

—Vous seriez malade, Gustave ?

—Malade ! répliqua l'étudiant d'un ton douloureux ; malade, oui je le suis, oh ! bien malade, allez, Lucie !

—Mais, qu'est-ce donc ? expliquez-vous.

—Ce que c'est...

—Parlez...

—Eh bien !

—Encore une fois, allez.

—Eh bien ! Mais avant, dites-moi que vous m'aimez.

—Vous doutez de moi !

—Oh ! ciel, non. Dieu m'en préserve, vous êtes bonne, vous êtes aimante, vous, Lucie ; vous...

—Assez de compliments, je sais ce que je suis et ne professe pas un haut goût pour les fleurettes ; l'avez-vous déjà oublié ?

—Pardonnez, mon amie, dit douloureusement le jeune homme, en pressant le bras de sa compagne sous le sien ; pardonnez..... un égarement.... mais aussi, ce coup que j'ai reçu, ce coup est si terrible... Oh ! si vous ne m'aimez pas assez...

—Enfin, vous cesserez de tourmenter ma patience, dit Lucie avec autant de dépit que de curiosité.

—Si vous ne m'aimez pas assez, reprit Gustave insensible à ce mouvement de pétulance, je me brûlerai la cervelle.

—En seriez-vous capable ? s'écria-t-elle en riant malgré elle.

—Oui, je me tuerai, répéta-t-il d'un ton sombre.

—Ceci n'explique rien.

—Eh bien ! mon père est ruiné !

—Hein !

—Une banqueroute frauduleuse...

—Pauvre garçon, soupira Lucie ; et qu'allez-vous devenir ?

—Mon sort est entre vos mains ! Que de fois, vous m'avez dit que vous m'aimeriez davantage encore si ma fortune...

—J'ai dit ce que je pensais, Gustave, interrompit-elle.

—Alors, fit-il avec un éclair de joie.....

—Alors, je t'aime, dit la folle créature en lui donnant un baiser et le quittant brusquement.

—Lucie ! cria Gustave.

Mais elle n'entendait plus, elle était déjà loin et Gustave revint rêveur chez lui.

Lucie rentra aussi chez sa mère. Elle monta à sa chambre, se jeta sur une chaise et s'enfonça dans une laborieuse méditation. Quelles furent les différentes phases de cette méditation, nous l'ignorons, mais le lendemain, mademoiselle Lucie ne vint pas au rendez-vous habituel, et plus tard aux nombreuses lettres que lui envoya son amant, elle répondit par un haussement d'épaules et sa cruelle plainte :

—Pauvre garçon !

Cette simple anecdote achèvera de sculpter en relief le portrait de mademoiselle Lucie Duval. Maintenant reprenons le fil de notre récit.

CHAPITRE IX.

LA DOUZIÈME VENTE.

La vente de charbonnerie qui avait fixé son siège à Langres et à laquelle Georges Duval avait été initié portait, dans l'association générale, le nom de Douzième Vente. Elle devait, pour être complète, être composée de vingt membres, mais à l'époque où Georges y fut admis, elle n'en comptait encore que quatorze, car, comme nous l'avons dit précédemment, dispersée vers le mois de Juin 1830, la vente de Langres ne s'était ralliée que vers le mois d'octobre de la même année et n'avait repris ses opérations qu'en novembre. Cependant, malgré sa minorité relative, elle fonctionnait régulièrement et avait son délégué à la vente centrale établie à Chaumont-en-Bassigny, c'est-à-dire au chef-lieu du département de la Haute-Marne.

Les réunions de la douzième vente, comme de toutes les ventes particulières, avaient surtout lieu le dimanche. Ce jour était préféré pour deux raisons : d'abord on en pouvait disposer sans perdre un temps toujours précieux aux ouvriers, ensuite les sociétaires étaient plus libres de s'absenter sans éveiller les soupçons des "paiens." Il fallait un cas extraordinaire pour qu'une vente particulière fût convoquée pendant les jours ouvrables et pareille décision n'était prise que sur injonction de la vente centrale, ou des deux tiers au moins des membres de la vente particulière, à la demande du président secondé par le secrétaire.

Georges avait passé tout le dimanche chez monsieur Jeannet. En annonçant à sa mère qu'il ne pourrait, suivant son habitude, l'accompagner à l'église, il s'était excusé sur des comptes à régler avec son patron. Ce prétexte était si naturel que la bonne madame Duval l'avait accepté en plaignant "son pauvre Georges obligé de travailler sans repos ni relâche." Mais autre affaire que des comptes à régler retint le commis chez monsieur Jeannet. Il s'agissait d'un ordre transmis par la vente suprême à toutes les ventes subalternes pour les inviter à se tenir prêtes à un coup de main ! Plein de confiance en son jeune ami, dont il avait pu apprécier le caractère énergique et enthousiaste, le négociant qui jouait, sans doute, un rôle puissant dans le carbonarisme, voulut éprouver de nouveau la valeur de Georges. C'est pourquoi, il s'enferma avec lui dans son cabinet et lui détailla longuement les divers règlements de la charbonnerie, l'influence que cette institution avait exercée sur la politique, les ressources qu'elle offrait aux patriotes de toute l'Europe, et les résultats qui découleraient bientôt de son mouvement pour abattre les royautés.

Il termina par ces mots :

— Mon cher Georges n'avez-vous point regret de votre engagement ?

— Moi, monsieur ! oh ! non, soyez-en persuadé. Je bénis les nobles citoyens qui m'ont admis dans le sein de la plus généreuse, de la plus brillante des sociétés, de celle qui régénérera le monde, qui...

— Pas si vite, mon ami, pas si vite, interrompit M. Jeannet en souriant et en lui touchant l'épaule. La régénération du monde ne s'accomplit pas en une heure—pas même en trois jours !

--Pourtant...

—Pourtant, mon ami, on brise les trônes, on les brûle, on éparpille leurs cendres au vent, on décapite même les monarques, mais, voyez-vous, on ne procède pas si facilement à l'égard des préjugés. L'esprit des masses, produit héréditaire et traditionnel des siècles passés, est long à se réformer. Quand la sujétion a pesé dix-huit cents ans sur des individus, leur sang est corrompu ; il faut un traitement suivi, régulier pour le rafraîchir, pour le renouveler ensuite. Nous-mêmes, républicains par instinct, par sentiment, par devoir ;

nous-mêmes, qui avons étudié les formes gouvernementales, nous avons été embarrassés, chaque fois que la liberté nous a tendu les bras. Consultez les annales de 1789, rappelez-vous la dernière révolution. Je le répète donc, la lutte sera longue, opiniâtre, sanglante, et, quoique certain de la prochaine réalisation de nos légitimes espérances, je ne m'illusionne pas jusqu'à croire à une réussite complète après le renversement de Louis Philippe. Si la pensée démocratique progresse en France, elle marche lentement, chez nos voisins, et ceux qui s'imaginent que la république est possible en France, tandis que le reste de l'Europe sera soumis à une monarchie—même constitutionnelle—ceux-là s'abusent. Autant vaudrait qu'ils s'imaginassent que le cœur battra tandis que les membres et le tronc seront morts, ou qu'un homme jouira de toutes ses facultés dans une atmosphère viciée. Pour régénérer ce continent des années sont nécessaires, et franchement, entre nous, je doute que nous assistions au triomphe de notre cause. Peut-être serons-nous les premières victimes de l'idée que nous soutenons, mais tous les réformateurs n'ont vaincu que par leur propre martyr, et, pour moi, je m'immolerai gaîment à la défense de mes principes.

—Pardon, monsieur, dit Georges. Les Etats-Unis d'Amérique ont su passer d'un seul coup de la monarchie à la république, de l'esclavage à la liberté.

—Enfant, dit le négociant, vous n'avez pas considéré que les Etats-Unis d'Amérique étaient formés d'aliments républicains, bien avant la proclamation de l'Indépendance, le 4 juillet 1776, que tous ceux qui avaient émigré du vieux monde au nouveau, n'avaient quitté la terre de leurs aïeux que parce que l'oppression les gênait, que là-bas les préventions de caste, de race, de fortune n'étaient pas *transplantables*, que le besoin de s'entraider forçait chacun à recourir à son voisin et à lui prêter à un moment donné, son intelligence, son bras, ses armes, son pain ; vous n'avez pas vu que la fraternité était une indispensabilité pour ces courageux aventuriers transportés loin de leurs amis, de leur famille, de leur patrie, sur un sol immense, où l'ASSOCIATION seule pouvait suppléer aux liens naturels qui manquaient et rendre l'existence tolérable. Catholiques et protestants, républicains et monarchistes, conservateurs et communistes, toutes les sectes, tous les cultes, toutes les opinions, toutes les utopies ont dû s'accorder. Les nationalités, ce vieil héritage de la barbarie féodale, se sont fondues ; on s'est donné la main, on s'est efforcé de ne pas se blesser par des antagonismes de rivalité et de se rendre agréable les uns aux autres, parce qu'une impérieuse nécessité commandait des égards réciproques, et ainsi on est arrivé à l'égalité des conditions, devant la société, et de là à l'égalité pratique et organisée. Mais soyez intimement convaincu que la démocratie américaine existait bien avant la sanction de sa Constitution et que, si l'Angleterre eût fait les concessions réclamées au sujet des impôts, il se serait écoulé plusieurs années avant que les colonies transatlantiques eussent songé à s'ériger en gouvernement indépendant. Mais revenons à vous, mon cher Georges. A votre âge, l'esprit et le cœur sont gonflés d'illusions ; en politique comme en amour, on se laisse prendre aux séductions du beau, et trop souvent on arrive à maudire ce que l'on avait encensé d'abord, quand un échec arrête les premiers pas. Autant qu'il m'était permis, je vous ai montré les périls qui enveloppaient les carbonari. Quoique reçu dans notre société, vous n'avez pas prêté serment à la vente particulière dont vous ferez partie. Il serait temps encore de vous rétracter ce soir lors de votre présentation.....

—Oh ! monsieur ! s'écria Georges avec des larmes d'indignation dans la voix.

—Je vous connais assez pour répondre de votre discrétion sur ce que vous avez vu et entendu, et suis assez influent pour faire annuler.....

—Monsieur Jeannet ! exclama Georges, furieux des soupçons du négociant.

—Enfin, répliqua celui-ci, satisfait des dispositions de son protégé, je suis charmé de vous trouver toujours aussi ferme ; mais, dites-moi : si le sort vous désignait pour frapper un de vos co-associés qui aurait trahi....

—Que voulez-vous dire ? s'écria le jeune homme en pâlisant.

—Je veux dire, reprit M. Jeannet, en donnant à chacune de ses paroles une emphase particulière, que quand l'un des *bons cousins* est suspecté de parjure ou délation, la vente à laquelle il appartient s'assemble, le secrétaire fait lecture du procès-verbal, sans désigner le nom de l'inculpé, puis on vote au scrutin secret s'il est coupable ou non ; dans le premier cas, la mort l'attend, et alors tous les membres de la vente tirent au sort, pour savoir à qui sera dévolu l'emploi d'exécuteur des hautes-œuvres du tribunal, celui qui tombe est contraint... Vous m'entendez, jeune homme.

—Oui, dit Georges en frémissant.

—Le secrétaire, poursuivit Jeannet, transmet au bourreau le nom du condamné, un poignard, un pistolet, une fiole pleine d'un poison violent... Vous m'entendez, jeune homme.

—Oh ! c'est horrible ! balbutia le commis, en cachant son visage dans ses mains.

Monsieur Jeannet continua, sans paraître remarquer l'agitation de Duval.

—Supposez par exemple, que moi, votre ami, affilié comme vous au carbonarisme, je sois mis en suspicion et condamné, que par un hasard funeste, le sort vous désigne pour être mon meurtrier.....

—Mais cette supposition, monsieur....

—Est comme toutes les suppositions....

—Invraisemblable.

—Oui, mais possible.

—Oh ! ma tête se perd !

—Que feriez-vous, si tel cas surgissait ?

—Je me tuerais moi-même, répondit vivement Georges.

Monsieur Jeannet se roidit pour comprimer l'émotion que lui causa cet aveu.

—Vous manqueriez à votre devoir, dit-il après un moment de silence. Vous y manqueriez comme individualité, vous y manqueriez comme carbonaro, vous y manqueriez comme partie d'une communauté. Votre mort loin de profiter à qui que ce soit, compromettrait un de vos semblables, car on procéderait à un nouveau tirage et un autre charbonnier reprendrait aussitôt votre place. Vous voyez donc bien qu'il vous faut renoncer.....

—Non, monsieur, s'écria Georges ; je ne renoncerai pas. Mon parti est pris. J'obéirai aveuglément à tous les ordres de la vente ; pourvu que vous daigniez fortifier ma jeunesse de vos avis, jamais les bons cousins n'auront à rougir de ma conduite. (*)

—Bien, dit le négociant. Il est huit heures ; nous allons à présent nous rendre à la séance.

LÉON G*****.

(La suite au prochain numéro.)

(*) Nous avons besoin de dire ici que, malgré la condamnation à la peine de mort, inscrite dans le Code des charbonniers contre les traîtres, il est peut-être sans exemple que ce châtement ait été infligé par une vente française à l'un de ses membres. En Italie, les carbonari se sont montrés beaucoup plus sévères. Les règlements avaient tous force de loi, mais chez nous, les pénalités étaient plutôt comminatoires qu'effectives.

Le vieux Mendiant.



AIR: *De Moine et Bandit.*

Enfants, un instant de silence,
Je chante pour gagner mon pain ;
Ayez pour moi de l'indulgence :
Je suis un vieux républicain.

Depuis quatre-vingts ans, mes pieds foulent la terre ;
Tous les divers pays se ressemblent entr'eux ;
Ici, c'est la misère, et là-bas la misère ;
Sanglots dans tous les cœurs, et pleurs dans tous les yeux.
Enfants, &c.

Notre vie ici-bas est un pèlerinage ;
Nous partons du berceau, pour aller... Dieu sait où !
La tombe est-elle enfin le but de ce voyage ?
Le plus sage l'ignore autant que le plus fou.
Enfants, &c.

Je n'appris jamais rien : les savants me font rire
Avec leurs manuscrits, leurs bouquins des vieux temps.
Leur savoir, par ma foi, ne vaut pas le sourire
D'une rose entr'ouverte au souffle du printemps.
Enfants, &c.

Mais j'ai vu, partout vu la pauvre espèce humaine
Se déchirant les pieds aux cailloux du chemin ;
J'ai vu dans bien des cœurs moins d'amour que de haine ;
Dans bien des champs l'ivraie étouffer le bon grain.
Enfants, &c.

J'ai vu plus d'un héros avoir pour récompense,
Un billet d'hôpital à la fin de ses jours,
Et de vils Arlequins qui trahissaient la France
Chamarrer de rubans leurs habits de velours.
Enfants, &c.

J'ai vu l'honnête femme, au déclin de sa vie
Couverte de haillons, et mendiant son pain,
Et l'ignoble Laïs, par ses laquais suivie,
Lui jeter en passant un regard de dédain.
Enfants, &c.

Hélas ! enfin j'ai vu... mais non, jetons un voile
Sur tant d'actes bouffons qui nous feraient rougir !
Puis, pour une autre pièce, on lèvera la toile :
Vous aurez un beau rôle, acteurs de l'avenir !

Merci de votre long silence,
Merci surtout de votre pain ;
Vous avez eu de l'indulgence
Pour le vieillard républicain.

V. BARON.

Le
et dor
Se
dame
peut
cet or
qu'il
tête.
On
On d
L'ore
c'est
melo
avec
van
s id
ond
per
ais
mo
iva
" P
ent
el t
ne
c
Il
ce
pa
ast
oi
g
A
n e
n
la
L
ra
te
cut
mon
I
d'un
que
mus
per
dans
dans
sens

(*)

BEAUX ARTS. (*)

LA MUSIQUE ET LA PHRENOLOGIE.

Le docteur Fossati a publié sur ce sujet un travail plein d'observations fort curieuses, et dont le résumé doit vivement intéresser nos lecteurs.

Selon ce savant écrivain, le talent de la musique reconnaît pour base essentielle, fondamentale, une faculté innée qu'il appelle le sens du rapport des sons ; cette faculté ne peut se manifester, comme toutes les autres, qu'en vertu d'un organe dans le cerveau ; cet organe est situé immédiatement au-dessus de l'angle externe de l'œil, et produit, lorsqu'il est très développé, des fronts carrés ou très-remplis dans la partie latérale de la tête.

On croit encore généralement que c'est à l'oreille qu'on doit le talent pour la musique. On dit une bonne ou une mauvaise oreille pour indiquer un bon ou mauvais musicien. L'oreille n'est que l'instrument destiné à recevoir ou à transmettre les sons au cerveau ; c'est l'organe interne cérébral qui les perçoit, qui les juge, qui crée les accords et les mélodies qui constituent la musique ; aussi le talent du musicien n'est jamais en rapport avec la finesse de son ouïe. Le célèbre Beethoven était devenu d'une extrême surdité avant d'atteindre la vieillesse. Mais il continuait à écrire sur un petit portefeuille toutes les idées musicales qui se présentaient à son esprit. Lorsqu'il était à son piano, le monde disparaissait à ses yeux, il se croyait seul dans la nature, avec son instrument ; cependant les sons qu'il en tirait ne pouvaient parvenir jusqu'à lui à cause de sa surdité. Mais il percevait ce qu'il exécutait par l'organe interne du cerveau ; ses yeux animés et le mouvement presque imperceptible de ses doigts prouvaient seuls alors que son esprit suivait et développait une idée musicale.

“ Parmi les oiseaux chanteurs, dit le docteur Fossati, le mâle et la femelle ont également l'ouïe très fine. Mais il n'y a ordinairement que le mâle qui chante parce qu'il a seul l'organe des sons très développé. Comme la structure de l'oreille, l'épaisseur du crâne ne signifie rien pour la manifestation de ce talent, beaucoup ont le crâne très mince, et surtout l'ouïe beaucoup plus fine que l'homme ; cependant ils sont insensibles à la musique. ”

Il résulte donc d'observations nombreuses et variées que pour être musicien, la condition principale est d'avoir l'organe des sons convenablement développé. Il n'y a pas de grands musiciens sans cette condition. Mais suffit-elle ? non sans doute ; sans l'instruction et le travail, on n'est rien encore. Si l'étude n'était pas nécessaire, pourquoi dans les villages et au milieu des montagnes n'y aurait-il pas de grands virtuoses, de grands compositeurs ?

Après l'organe du rapport des sons, l'organe du temps doit être le premier à prêter son appui au musicien. La mesure, le rythme sont indispensables pour la musique : l'on peut donc avoir du goût pour cet art, et être un très mauvais exécutant par rapport à la mesure.

L'auteur que nous venons de citer donne à l'appui de cette assertion un exemple qui paraît concluant. “ Je connais, dit-il, une dame très adroite à toucher du piano, qui gâte les meilleures compositions, confondant toutes les mesures de la musique qu'elle exécute. L'organe du temps, dont le siège est à côté de celui des tons, manque entièrement chez elle, et l'organe de la musique, au contraire, se trouve très prononcé. ”

Indépendamment de l'organe de la musique et du temps, les instrumentistes ont besoin d'une extrême souplesse dans les muscles soumis à l'empire de la volonté. Il paraît que c'est à l'organe de la construction ou des arts que l'on doit cette agilité ou adresse musculaire. La finesse de l'organe du toucher contribue également pour sa part à la perfection du talent de l'instrumentiste. C'est par des nuances extrêmement délicates dans les sensations du toucher que l'artiste saisit les différences les plus imperceptibles dans les vibrations d'une corde ou dans la résistance d'un ressort, et c'est d'après ces sensations qu'il varie et modifie les sons qu'il tire de son instrument.

(*) Voir le numéro de la *Ruche* de décembre 1853.

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

*La Ruche Littéraire et
Politique*

janvier 1854

Pages 16 à 17
inexistantes

Le chanteur doit premièrement posséder au plus haut degré l'organe du rapport des sons et celui du temps. Il doit avoir dans ses muscles la même souplesse, la même agilité et la même vigueur que les joueurs d'instruments à vent. Il faut de toute nécessité que le larynx soit heureusement organisé, et que rien ne mette obstacle à une bonne prononciation.

Ce n'est que par la réunion de toutes ces qualités propres au chanteur, qu'on peut arriver à une juste célébrité dans cet art difficile. C'est ainsi que se rendirent célèbres les Catalani, les Sontag, les Fodor, les Pasta, les Malibran, les Gallis, les Tacchinardi, les Crescentini, les Garcia, etc., etc. Où trouver avec un goût si exquis pour la musique, une poitrine aussi vaste et un organe aussi souple que ceux de Rubini ? où sont les timbres harmonieux et flexibles à comparer à celui de Tamburini ?

Tous les chanteurs que nous venons de nommer et beaucoup d'autres encore, joignent à l'organisation cérébrale pour la musique, les conditions de poitrine et de larynx nécessaires pour bien réussir dans le chant.

En parlant de ces acteurs célèbres, le docteur Fossati rappelle une condition indispensable pour obtenir du succès sur le théâtre. Chez le musicien qui doit paraître sur la scène, il est à désirer que l'organe de la mimique, qui est placé à la partie supérieure antérieure de la tête, soit bien développé, en même temps que ceux des sentiments que la musique veut exprimer. Pourquoi des chanteurs et des cantatrices doués d'une belle voix vous laissent-ils souvent très-froids après un moment d'admiration ? C'est que leur chant n'est pas inspiré ; il ressemble plutôt aux sons d'un instrument qu'aux accents d'un être qui sent et qui pense. Le talent mimique, joint aux autres qualités, donne au chanteur un relief inexprimable ; son chant acquiert une expression, un accent de vérité qui vous pénètrent.

Le compositeur en musique n'a besoin ni d'agilité musculaire, ni de poitrine, ni de gosier bien constitués. Tout le travail se fait par les organes de son cerveau. Mais quelles combinaisons de facultés intellectuelles lui sont nécessaires pour atteindre le premier degré de son art ! Quelle échelle y a-t-il à parcourir depuis la faible composition d'une contredanse jusqu'aux productions merveilleuses de Marcello, Cimarosa, Mozart, Haydn, Grétry, Rossini, Donizetti, Verdi !

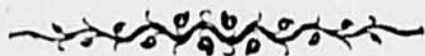
« Voyez le masque de Weber, dit le docteur Fossati : une forte organisation musicale, et l'éducabilité ou perfectibilité qui se manifeste par un développement de la partie inférieure moyenne du front, sont les organes les plus remarquables en lui. » C'est cette organisation qui prédispose le plus au travail, et qui met le compositeur à même de s'instruire et de connaître ce qui a déjà été fait par les autres. Aussi la musique de Weber se ressent-elle de la science, et à côté du génie musical reconnaît-on l'étude. M. Listz a quelque analogie avec Weber.

La tête de Rossini montre qu'il réunit en lui tous les organes, toutes les qualités pour faire un génie extraordinaire. Le développement latéral-antérieur de sa tête explique la grande extension qu'il a donnée à la musique instrumentale pour le théâtre. Le sens du langage, très fort chez lui, explique comment il a pu appliquer son talent à la langue française, sans jamais manquer à la prosodie.

Bellini, l'auteur de la *Somnambula* et d'*I Puritani*, qui réunissait à l'organe de la musique l'organe de la bonté excessivement développé, a fait toujours de la musique expressive, pathétique et dramatique. Les sons plaintifs, passionnés, avaient déjà retenti dans son âme, avant qu'il eût pu penser à l'effet qu'ils produiraient sur les autres.

Si avec l'organe de la musique il y a celui de l'esprit de saillie et de l'esprit caustique et un grand développement des organes des facultés intellectuelles, on aura le censeur, le critique des compositions et des exécutions musicales. MM. Castil Blaze, Fétis, Berlioz, et G. Katsner présentent les meilleurs exemples de ce genre d'organisation et de talent.

La Paix et la Guerre.



La Guerre.

Chœur.

Amis chantons la guerre,
La gloire est au plus fort ;
Que notre cimenterre
Moissonne pour la mort !

Chant.

La paix est des faibles âmes,
Des petits enfants, des femmes,
Mais la guerre est des grands cœurs.
Hourra ! Vaillants, qu'on s'élançe !
Les trésors et la puissance
Récompensent les vainqueurs.

Chœur.

Qu'importe à notre glaive,
Votre lâche clameur ?
Arrière !... point de trêve
Qui veut la paix a peur !

Chant.

A cheval ! à la bataille !
Tout combat sied à la taille
Des valeureux bataillons,
Et quand notre forte épée
Par la victoire est trempée
Sur les peuples nous régnons !...

La Paix.

Chœur.

La paix seule est féconde,
Célébrons ses bienfaits,
De tout canon qui gronde,
Nous comptons les forfaits.

Chant.

La guerre ouragan terrible,
Qui fait de l'homme une cible,
Qui dépeuple nos hameaux,
Juste effroi de mes compagnes,
Va, dévastant nos campagnes
Et les couvrant de tombeaux.

Chœur.

O puissants ! les conquêtes,
Qui grandissent vos noms,
Sont d'horribles tempêtes
Pour nous et nos vallons.

Chant.

Dans nos sueurs, dans nos larmes,
Guerriers vous trempez vos armes.
Vous vous baignez dans nos pleurs !
De sang votre pourpre est teinte,
Vous gouvernez par la crainte,
Vous rénez sur nos malheurs !!....

Les deux Chœurs ensemble.

Amis chantons la guerre
La gloire est au plus fort ;
Que notre cimenterre
Moissonne pour la mort !

La paix seule est féconde
Célébrons ses bienfaits,
De tout canon qui gronde
Nous pleurons les forfaits.

F. VOGEL

CELEBRITES CONTEMPORAINES.

LES DEBUTS D'UN ROMANCIER.

1.

Il y a quelques années à peine que parut dans le *Morning-Chronicle* une série d'esquisses où la vie de Londres, les mœurs de ses habitants, étaient racontées avec esprit et dans un style animé ; ces esquisses portaient la signature de *Boz*, et elles attirèrent assez l'attention publique pour qu'on s'informât du véritable nom de l'auteur.

Personne, de ce côté de l'Atlantique, ne fut en état de nous le faire connaître. On cessa bientôt de s'en informer, et les *London Sketches* seraient restées à jamais enfouies dans les colonnes du journal qui les avait mises au jour, si bientôt après le premier numéro des *Pickwick Papers* n'avait paru, revêtu du même pseudonyme. Ce nouvel ouvrage captiva, dès l'abord et pour longtemps, la curiosité publique. A mesure que les livraisons se succédaient, elles trouvaient en plus grand nombre des lecteurs plus passionnés, et la vogue dont jouit cette première œuvre n'a été égalée depuis lors que par celles des nouveaux livres du même auteur.

On s'enquit derechef du nom caché sous le monosyllabe étrange que nous venons d'écrire, et l'on apprit enfin que ces publications si bien venues, si remarquables, étaient le fait d'un jeune homme jusqu'alors inconnu, et qui n'avait eu, pour l'aider à sortir de l'obscurité, ni les avantages du rang, ni ceux de la richesse ; son talent seul venait de lui conquérir en peu de temps la haute influence qu'on lui connaît sur les sentiments sociaux et même les institutions politiques de son pays ; influence telle que l'histoire des lettres n'en trouverait pas à lui opposer d'aussi rapides et d'aussi complètes.

On sait comment les *Pickwick Papers* firent fureur ; on se rappelle que plus d'un gentleman anglais, prêt à partir pour le continent, donnait au bureau de souscription les renseignements nécessaires pour qu'on lui fit parvenir, *poste restante*, chacun des précieux numéros.

En Angleterre, il n'était pas de lecteur, pouvant disposer d'un shelling par mois, qui n'attendit avec impatience le jour, que disons-nous ! le matin où il lui serait permis de l'échanger contre la livraison désirée ; bien mieux, avec une habileté de spéculation que la métropole attribue d'ordinaire au caractère américain, un grand nombre d'enfants prirent leur part de ce succès, en achetant des exemplaires, qu'ils louaient à raison d'un penny par heure aux curieux trop pauvres pour faire emplette du livre.

Aux Etats-Unis, même fanatisme : il n'était pas de journal quotidien, hebdomadaire ou mensuel, qui ne publiât par fragments les *Pickwick Papers*. On les réimprimait de tous côtés en volumes compactes, au plus bas prix possible.

Malgré tous leurs efforts, les typographies métropolitaines ne pouvaient suffire aux demandes incessantes des campagnes. Bref, longtemps avant que les aventures de M. Pickwick n'eussent eu leur dénouement, le nom de Charles Dickens était devenu classique, et se répétait de toutes parts avec ce sentiment de chaleureuse bienveillance qui seul peut ajouter au prix de la renommée littéraire. Depuis lors, la sympathie que cette publication avait créée entre Dickens et ses innombrables lecteurs n'a fait que s'accroître et se consolider.

Maintenant elle ne rattache plus seulement au fécond écrivain les pays où se parle l'idiome dans lequel il a écrit, ses œuvres ont passé dans toutes les langues vivantes du continent européen ; son esprit, son originalité, sa puissance pathétique, sont aussi bien connus en Allemagne, en France, en Italie, voire dans l'empire russe, qu'en Angleterre ou en Amérique. S'il faut même en croire des journaux récemment arrivés d'Europe, les Turcs eux-mêmes, oubliant leur gravité proverbiale, ont accueilli avec des éclats de rire très peu mahométans les bons mots de M. Samuel Weller, personnage des *Pickwick Papers*.

Cette immense réputation, cette autorité si étendue sur les cœurs et les intelligences, ont cela de merveilleux que le temps n'a servi en rien à les établir. Dickens est jeune encore, et sa trentième année s'est accomplie pendant sa récente excursion aux États-Unis.

Plus d'un Anglais s'étonne de le voir aussi populaire en Amérique. Nous en savons, et des plus intelligents, qui supposaient ses ouvrages trop nationaux dans leur esprit et leur tendance, trop circonscrits dans un cercle d'observations locales, d'allusions particulières, pour pouvoir être entièrement compris et appréciés ailleurs qu'en Angleterre. Ceux-là n'ont pas été peu surpris d'apprendre qu'il comptait en Amérique plus de lecteurs que dans son pays natal.

Ceci tient, sous quelques rapports, au bon marché des contrefaçons ; mais en outre, nous pouvons affirmer que Dickens et les excentricités de son génie sont intelligibles à l'habitant de New-York et de Philadelphie, non moins qu'aux badauds de Londres. Les Américains sont d'origine anglaise, et retrouvent chez eux, à quelques modifications près, les principales nuances, les bizarreries caractéristiques du caractère anglais. La littérature britannique agit directement sur eux, grâce à la communauté du langage, et n'a besoin ni d'interprètes ni de commentateurs.

Rien ne s'opposait par conséquent à ce que des ouvrages admirés au-delà de l'Océan le fussent aussitôt à New-York. L'émotion est contagieuse d'un pays à l'autre, et toutes les fois qu'un génie heureux précipitera le mouvement du sang dans les veines anglaises, il sentira battre sous sa main le grand cœur de l'Amérique. D'ailleurs, et laissant de côté toutes ces considérations, les écrivains qui, comme Dickens, puisent toute leur force en eux-mêmes, dont les conceptions simples et claires se font jour sans effort dans les intelligences les moins préparées, qui n'exigent chez leurs lecteurs aucune étude préalable, aucune préparation artificielle, ces écrivains n'ont jamais vu leur influence et leur renommée limitées par la différence des peuples ou des races.

La nature humaine a des traits généraux que leur sagacité devine, que leur talent reproduit, et qui mêlent aux circonstances locales ou éphémères dont ils sont obligés de faire usage une essence qui ne périt pas. C'est ainsi que les saillies de Falstaff, empreintes de tout le sel que leur pouvaient prêter les mœurs aujourd'hui oubliées du siècle d'Elisabeth, n'en sont pas moins restées des saillies excellentes pour nos contemporains.

L'Anglais, l'Américain, l'Allemand de nos jours les comprend et les aime encore. Personne, sans doute, ne supposera que Don Quichotte pût être écrit à notre époque ; et néanmoins, qui ne lit avec délices cette charmante satire des travers d'un temps oublié ?

Les grotesques d'Aristophane, encore que préparés par le poète pour le théâtre à ciel ouvert d'une république qu'aucune autre ne rappelle, et atténués à nos regards par le voile épais d'une langue avec laquelle de pénibles études ne nous rendent jamais tout à fait familiers, ces grotesques ont-ils perdu leur effet ? Pas le moins du monde. *Strepsiades* et *Phidippides*, *Cléon* et *Demos*, la diplomatie des *Chevaliers*, la politique intéressée de *Lysistrata* et de ses compagnes, les injures comiques, les travestissements extravagants, les exagérations barlesques, les poignants sarcasmes du poète, sont aussi connus du lettré moderne qu'ils le furent de Platon et de Denys le tyran, et il les prise aussi haut, et il les applaudit avec autant de passion que pouvait le faire l'aristocratie athénienne dont Aristophane flagellait les antagonistes six siècles avant l'ère chrétienne.

L'image des passions tristes est encore plus universelle, encore plus durable que toute autre, quand elle est façonnée d'une main puissante. L'homme est né pour la douleur, et toutes les fois qu'il la trouve reproduite avec vérité, il voudrait en vain se soustraire à l'empire des tristes souvenirs, des mélancoliques sympathies. Les adieux d'Hector et d'Andromaque n'ont pas vieilli d'un jour depuis trois mille ans ; les paroles déchirantes du vieux Priam au meurtrier de son fils ne devaient rien à l'histoire, rien aux mœurs du temps où elles se passèrent, monument immortel dans la mémoire des hommes.

En un mot, il y a dans l'interprétation fidèle des sentiments inhérents à l'âme humaine une vertu vitale que rien ne peut détruire, une portée que nul obstacle ne saurait limiter.

Le moment est peut-être venu d'examiner jusqu'à quel point Dickens est un de ces

inventeurs qui survivent à leur temps après avoir franchi les frontières de leur pays. Il est arrivé souvent que des réputations littéraires, subitement propagées, ont disparu de même.

L'auteur favori d'une génération est condamné à l'oubli par le caprice de la génération suivante. Aussi devons-nous toujours,—avertis par ces frappantes leçons,—nous prémunir contre la contagion de la mode et mettre en doute la durée des célébrités contemporaines. Toutefois celle de Dickens nous semble avoir de solides racines.

Nous ne le classons point au rang des auteurs qui ont uniquement réussi à peindre les mœurs de leur temps, au rang des poètes à qui le maniéré de leur style, l'invention et l'emploi fréquent d'un langage inusité, ont fait une gloire de quelques jours. Il est trop simple, trop énergique, trop naturel, pour être confondu avec eux. D'ailleurs, et c'est là ce qui le met à part des littérateurs de fantaisie, il semble, nonobstant des succès qui auraient pu l'étourdir, professer une bien rare abnégation de lui-même. Il raconte, dirait-on, pour le plaisir de raconter, sans prétention, sans préoccupation d'aucune sorte; tout entier à la curiosité de son propre récit et à l'émotion qu'il lui inspire, non moins avide de continuer son œuvre que ses lecteurs d'arriver au dénouement qu'il leur promet.

Comme créateur de caractères,—nous apprécierons plus tard ses autres qualités,—Dickens tient le premier rang parmi les auteurs anglais de l'époque actuelle. Il a familiarisé des milliers de lecteurs avec la personne, la voix, les gestes de M. Pickwick, de Sam. Weller et des autres membres de son club immortel.

Tous ces gens-là vivent et respirent. M. Pickwick, lorsqu'on le connaît, s'impose au souvenir comme un personnage de Shakspeare. Les Weller possèdent une individualité qui les met au rang de nos connaissances les plus intimes. M. Winkle, M. Snodgrass, M. Tupman, avec moins de relief, ne laissent aucun doute sur leur existence dans la vie réelle. Qui n'a vu l'enfant obèse? qui n'a serré la main à ce bon M. Wardle? Qui n'a goûté, du moins par la pensée, ce punch froid, sous l'influence duquel M. Pickwick alla dormir en plein enclos?

Qui n'a suivi avec un intérêt profond le procès de Bardell *versus* Pickwick? L'éloquence de M. Buzfuzz se trouve partout où l'éloquence légale est cultivée. Chaque jour, dans Court Street, vous pouvez voir passer M. Parker, ce petit homme affairé, aux manières fringantes. Un jour ou l'autre vous serez appelé dans la caverne de Mrs. Leo Hunter, et pour peu que vous vous mêliez de littérature marchande, vous assisterez aux terribles discussions des éditeurs rivaux d'Eatanswill.

Selon nous, l'originalité, l'esprit, l'*humour* de Dickens lui ont fait tort, en ce sens que ces qualités éminentes ont jeté dans l'ombre les côtés sérieux d'un talent multiple et divers. Partout où le drame et la comédie sont mêlés, celle-ci l'emporte aisément, et trouve chez le lecteur d'une intelligence peu exercée beaucoup plus de dispositions à se laisser amuser qu'à se laisser attendrir.

Or, l'auteur de *Nicolas Nickleby* est inépuisable en exagérations plaisantes, en comparaisons inattendues, en expressions d'un comique pittoresque. Il faudrait être plus que stoïque pour résister à cette verve qui ne tarit jamais, et il y a des gens qu'une simple couverture des livraisons de Pickwick suffit à présent pour mettre en gaité. Ajoutons que cet esprit si abondant est en général assez épuré; le calembour, le jeu de mot, l'équivoque, n'abondent pas dans les ouvrages de Dickens, et le plus souvent il n'emprunte ses effets qu'à l'étrangeté des rapprochements, au choc inattendu des idées contradictoires, à l'exacte analyse des caractères originaux, au récit fidèle et vrai des incidents comiques.

Par malheur, les esprits superficiels s'arrêtent à ces mérites saillants; on ne réfléchit pas assez que si Boz est un observateur plein de finesse et de mordant, Charles Dickens possède au suprême degré le sens poétique. Ni la beauté de la nature extérieure, ni les profondeurs de l'âme, ni les symptômes de la passion ne lui sont inconnus. Sous une enveloppe prosaïque vous trouverez, surtout dans ses derniers livres, les paysages décrits avec un exquis sentiment.

Nul mieux que lui n'a rendu dans leur gracieuse vérité les tableaux de la vie rustique, les humbles joies du pauvre, ses peines résignées, et dans leur infinie variété, les menus

détails auxquels l'homme doit les impressions tristes ou gaies dont la vie humaine est tissée.

C'est encore à tort, selon nous, qu'on a prétendu restreindre son talent à la peinture des classes inférieures.

Sans nul doute il les connaît et les met en scène mieux qu'aucun écrivain ne l'a jamais fait ; mais, bien qu'il emprunte rarement le sujet de ses contes aux chroniques du monde proprement dit, bien qu'aucun de ses récits ne puisse être rangé parmi les romans qu'on appelle fashionables, il a plus d'une fois pris ses personnages dans les classes élevées de la société, sans que son pinceau vigoureux ait failli à les représenter nettement.

Le noble panier percé, le gamin à la mode, se retrouvent au naturel dans *Lord Frederick Verisoph* et *Sir Mulberry Hawk*. Les efforts d'un jeune homme bien élevé, délicat, mais sans ressources, pour s'élever à la fortune par une industrie toujours honorable, sont admirablement racontés dans *Nicolas Nickleby*. *Rose Manlic* est un des types les plus complets de la douceur, de la résignation, de la pureté féminines qu'ait pris plaisir à parachever l'imagination exaltée d'un poète. Et où trouverait-on une création plus délicieuse qu'*Oliver Twist* ?

Peut-être dira-t-on qu'il serait difficile de rencontrer dans la vie réelle l'original de ce dernier portrait ; mais n'est-ce pas une licence parfaitement légitime que de supposer chez un enfant de haut lignage, fruit infortuné d'une liaison coupable, des sentiments tellement d'accord avec sa noble origine, que la misère la plus dégradante, les persécutions les plus acharnées, les entraînements du malheur, les séductions du vice, l'assiègent sans jamais le corrompre ? A la rigueur même, une pareille résistance est-elle sans exemple ? n'a-t-on jamais vu dans le triste domaine de la misère et du besoin se dessiner l'angélique figure d'un enfant qui supporte sans se plaindre la tyrannie de parents débauchés, les épouvantables conséquences de fautes et de dissipations auxquelles il demeure constamment étranger ? Cela existe, il n'en faut pas douter, et c'est quelque spectacle de ce genre qui a servi à Dickens pour la composition de ce beau roman.

Pour apprécier les fragments que nous en voulons citer, il suffit de savoir qu'Oliver Twist, l'enfant trouvé, après une jeunesse passée dans un de ces ateliers de travail (*work houses*) dont la philanthropie anglaise fait autant de hideuses prisons, s'échappe, une fois libre, de chez son premier maître, et qu'il tombe ensuite, comme Gil Blas, dans un repaire de brigands, parmi lesquels il est enrôlé de force. Un vieux gentleman, sur la plainte duquel il est pour la première fois traduit en justice, s'intéresse naturellement au jeune bandit, et cherche à le retirer de la misère et du vice ; mais un recéleur, redoutant les révélations d'Oliver, parvient à s'emparer encore une fois du malheureux enfant, qui, de son côté, s'échappe de nouveau, pendant le tumulte d'une expédition nocturne, à laquelle on l'avait forcé de prendre part. Le roman se soutient ensuite, grâce à l'acharnement que met un certain Monks, frère naturel d'Oliver, à poursuivre ce dernier, afin de rentrer en possession d'un anneau de mariage et d'un portrait qui pourrait établir sa filiation. Puis la vérité se découvre : Oliver Twist se trouve être un proche parent du vieux gentleman qui, en fin de compte, le prend auprès de lui et l'institue son héritier.

Cette histoire, en elle-même peu nouvelle, et qui, dans des mains ordinaires, eût été absolument sans intérêt, subsiste principalement par la valeur des épisodes dont elle est semée, et dans lesquels Dickens a déployé un grand art, une sensibilité merveilleuse.

A côté de ce recéleur, dont nous avons parlé, scélérat abominable, pourvoyeur du gibet et des mauvais lieux, le romancier place un autre brigand moins habile, mais plus déterminé ; le bras qui exécute à côté de la tête qui organise et combine les crimes.

Le second personnage s'appelle Sykes ; il ne rachète ses horribles vices que par des qualités tout à fait relatives : sa fidélité aveugle envers ses compagnons de rapine, et une sorte d'affection brutale, mais profonde, qui l'attache à une malheureuse fille nommée Nancy. Le caractère de cette femme est, sans contredit, un des meilleurs qu'ait

maginés Dickens. Il a su fort habilement atténuer son infamie et ne montrer en elle qu'une créature inconstante, facilement dominée, poussée au bien comme au mal par d'inexplicables caprices. Dans un accès de bons sentiments, Nancy a donné au vieux gentleman les moyens de retrouver Oliver; elle a, par conséquent, trahi les secrets de la bande à laquelle Sykes appartient. Lorsque ce dernier est instruit par le recéleur du *crime* que sa maîtresse a commis, il quitte brusquement son complice et s'élance dans les rues silencieuses.

“ Sans réfléchir une minute, sans tourner la tête à droite ou à gauche, sans lever les yeux au ciel ou les abaisser vers la terre, mais regardant toujours devant lui avec un air de sauvage détermination, les dents serrées au point que la peau de ses joues semblait prête à éclater, le voleur poursuivit sa course acharnée sans qu'une parole échappât à ses lèvres, sans qu'un seul muscle de sa face vînt à se détendre, jusqu'au moment où il arriva devant sa porte: il l'ouvrit sans bruit, monta doucement les degrés, se glissa dans sa chambre, poussa le double verrou derrière lui, plaça une lourde table contre la porte, et, cela fait, tira violemment les rideaux du lit.

“ La jeune fille, à demi vêtue, y était couchée. Il l'avait sans doute éveillée, car elle se dressa aussitôt, les yeux troublés et grands ouverts.

“ —Lève-toi, dit l'homme.

“ —Ah! *c'est vous*, Bill, s'écria la jeune fille, donnant à sa voix une expression de plaisir.

“ —C'est moi, lui fut-il répondu; lève-toi!

“ Une chandelle brûlait à côté du lit: l'homme l'arracha du flambeau et l'éteignit en écrasant la mèche contre la jalousie. Voyant alors derrière les vitres les premières clartés du jour naissant, la jeune fille se leva pour écarter le rideau.

“ —Laissez, dit Sykes, étendant la main pour l'arrêter; ce que j'ai à faire n'a pas besoin de jour.

“ —Bill, dit la jeune fille à voix basse et craintive, pourquoi me regardez-vous ainsi?

“ Le voleur s'assit en face d'elle et la regarda quelques secondes, les narines dilatées, la poitrine soulevée et frémissante; puis, la saisissant par la tête et le cou, il la traîna au milieu de la chambre, et, l'œil dirigé vers la porte, il plaça sa pesante main sur la bouche de sa maîtresse.

“ —Bill! Bill! articulait-elle, aux prises avec la frayeur mortelle qui la dominait... je... je ne crierai pas... pas une seule fois... Ecoutez-moi! parlez-moi!... Dites-moi ce que j'ai fait...

“ —Vous le savez de reste, mauvaise diablesse, répliqua le brigand, retenant son haleine. On vous guettait ce soir; on a tout entendu.

“ —Alors, pour l'amour de Dieu, ne me tuez pas... épargnez ma vie, comme j'épargnais la vôtre, s'écria la jeune fille, étreignant avec ardeur son bourreau. Bill, mon cher Bill, vous n'aurez pas le cœur de me tuer... Pensez à ce que je faisais pour vous, ce soir même... Prenez le temps d'y penser, et vous vous épargnerez ce crime... Je ne vous lâcherai pas!... Vous ne me ferez pas lâcher!... Bill, Bill! pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous, pour l'amour de moi, arrêtez-vous avant de verser mon sang! Je vous ai toujours été fidèle... sur ma pauvre âme, je vous le jure!

“ L'homme cherchait à dégager ses bras par de brusques secousses; mais ceux de la jeune fille l'enlaçaient, convulsifs, et il la déchirait sans pouvoir les écarter.

“ —Bill, criait-elle, cherchant à placer sa tête auprès de ce cœur inflexible, le vieux gentleman me promettait ce soir un asile dans quelque pays étranger... où je pourrais finir ma vie dans la solitude et le repos... Laissez-moi le revoir et lui demander le même bienfait pour vous... nous nous en irons mener une meilleure vie que nous n'avons fait... Nous nous séparerons... nous oublierons tout... nous ne nous verrons plus... Il n'est jamais trop tard pour se repentir... Il me l'a dit... je le crois... mais il faut avoir le temps... un peu, un peu de temps.

“ Le brigand avait enfin débarrassé un de ses bras et saisi un pistolet; mais, malgré sa fureur, l'idée qu'il serait immédiatement arrêté s'il faisait feu traversa son cerveau; il frappa deux fois de toute sa force le visage tourné contre le sien, et qui le touchait presque.

“ La jeune fille chancela et se laissa tomber, aveuglée par les flots de sang qui s'échappaient de son front brisé. Mais bientôt, se soulevant avec effort sur ses genoux, elle tira de son sein un mouchoir blanc,—ce présent de l'innocente Rose Manlie,—et l'élevant de ses bras étendus aussi haut vers le ciel que ses forces épuisées le permettaient, elle soupira une prière de merci adressée à son créateur.

“ C'était un horrible tableau. Le meurtrier recula en chancelant jusqu'à la muraille, puis revenant vers sa victime, une main sur les yeux et l'autre armée d'un bâton saisi au hasard, il l'étendit à terre sous un dernier coup asséné avec force.”

Après cette scène, il semble que rien ne puisse charger encore l'horreur de ce récit ; l'auteur continue cependant en ces termes :

“ De tous les crimes que cette nuit avait protégés de son ombre, celui-là sans doute avait été le plus abominable ; de tous les méfaits dont l'air du matin porta vers le ciel l'horrible parfum, celui-là fut le plus atroce et le plus réprouvé.

“ Le soleil se leva sur la cité populeuse et jeta ses brillants rayons dans la chambre où gisait la femme assassinée : le meurtrier voulut vainement lui en fermer l'accès, et la scène qui l'entourait sembla prendre au grand jour un aspect plus hideux et plus révoltant.

“ Sykes n'avait pas bougé. Une sorte de crainte superstitieuse l'avait pour ainsi dire cloué à sa place. Surprenant de temps à autre un faible soupir et un mouvement de la main, et avec une rage que doublait sa terreur, il avait frappé derechef le cadavre étendu à ses pieds.

“ Après cela il avait jeté dessus une couverture de laine ; mais il n'avait pu supporter l'idée qu'il se faisait de ces yeux ouverts et tournés vers lui. Mieux valait encore les voir réfléchir le sang que le soleil séchait sur les lambris. Il avait donc arraché cette couverture, et contemplait d'un œil hagard le monceau de chair sanglante qu'il venait de dépouiller.

“ Il ralluma la chandelle, fit du feu et jeta le bâton dans la cheminée. A l'une de ses extrémités étaient restés quelques cheveux qui prirent feu, devinrent une cendre légère, et enlevés par le courant d'air, disparurent dans le tuyau. Cela seul suffit pour l'effrayer, et saisissant le bâton comme si cet instrument du meurtre eût dû s'envoler aussi, il le retint sur le feu jusqu'à ce qu'il l'eût vu réduit en charbons qu'il se mit à broyer méthodiquement les uns après les autres. Il se lava et brossa ses habits, et là où il restait des taches d'une certaine couleur, il enlevait les morceaux et il les brûlait. Combien de ces taches étaient éparses dans la chambre ! Jusqu'aux pattes de son chien qui étaient, elles aussi, teintes de sang.

“ Durant tout ce temps il ne s'était pas une seule fois, pas une seule, retourné vers le cadavre. Ces préparatifs achevés, il sortit à reculons de la chambre et traîna son chien après lui, craignant, s'il le laissait, que ses cris n'avertissent les voisins. Il ferma doucement la porte à double tour, prit la clef et quitta la maison.

“ Il passa de l'autre côté de la rue et regarda la fenêtre pour s'assurer que du dehors on ne pouvait rien apercevoir. Le rideau était encore tiré, ce même rideau que Nancy avait voulu soulever pour laisser entrer le jour qu'elle ne devait plus voir. Le corps était immédiatement au-dessous. Il le savait bien.

“ Un seul coup d'œil lui suffit, et, la poitrine plus libre une fois hors de cette chambre, il siffla son chien en s'éloignant d'un pas rapide.”

Nous ne pouvons suivre ce misérable parcourant à pied les environs de Londres, et changeant chaque soir d'abri, afin de dérouter les limiers de la police. Néanmoins, ses infortunes morales sont trop énergiquement décrites pour les passer entièrement sous silence :

“ Après avoir entendu les voyageurs disserter sur le meurtre et rappeler ses épouvantables circonstances, Sykes quitta le bureau de la poste, sans émotion apparente et sans autre inquiétude que celle de savoir où diriger ses pas. A la fin il se décida et prit la route qui mène de Hatfield à Saint-Albans.

“ Il marchait vivement ; mais à peine sorti de la ville qu'il laissait derrière lui, et à mesure qu'il se plongeait dans l'obscurité solitaire du chemin, il sentit une terreur profonde et une sorte d'angoisse qui lui glaçait le sang dans les veines ; chaque objet offert à

ses yeux, ombre ou substance, immobile ou mouvant, prenait l'aspect d'une chose à craindre. Mais de toutes ses frayeurs, aucune n'était comparable à celle que lui donnait l'idée de cette pâle figure de Nancy, toute meurtrie et souillée de sang, qui lui semblait obstinément attachée à ses talons. Sans la voir, il l'aurait dessinée trait pour trait ; sans l'entendre, il aurait noté le léger bruit de sa marche solennelle et mystérieuse, le frémissement de sa robe traînant sur les feuilles, et son dernier cri que lui apportait faiblement chaque bouffée de la brise ; s'il s'arrêtait, le fantôme s'arrêtait aussi ; s'il courait, il sentait courir le fantôme que le vent semblait alors soulever de terre et dont l'haléine glacée passait sur son cou.

“ A la fin il se tourna, résolu à combattre en face cet ennemi acharné, dût son premier regard lui traverser la poitrine ; mais ses cheveux se dressèrent et son sang devint froid... car le fantôme avait changé, lui aussi, et se retrouvait derrière le fugitif... toujours derrière. Dans un moment de désespoir insensé, celui-ci appuya son dos contre un tertre comme pour écraser ce qui le suivait aussi obstinément.

“ Le fantôme s'éleva ainsi qu'une vapeur comprimée, et pencha son visage avec un affreux sourire au-dessus du front de Sykes, qui crut voir les longs cheveux de la jeune fille tomber un instant sur ses yeux. Il se coucha sur la route—le dos contre terre ;—le fantôme se tint derrière sa tête, droit et silencieux comme la pierre d'une tombe, prête à retomber sur lui.

“ Ne me parlez plus des meurtriers qui échappent impunis à la justice divine. Chaque longue minute de cette frayeur presque mortelle équivalait à vingt supplices, tels que les hommes les infligent. ”

Plus loin, nous trouvons l'assassin toujours aux prises avec de nouvelles inquiétudes et redoutant jusqu'au muet témoin de son crime. La scène où il veut se défaire de son chien complète le tableau que nous avons essayé d'esquisser d'après Dickens :

“ Sykes prit le parti de rentrer dans Londres, où il pensait avec raison qu'il pourrait mieux se cacher.

“ Mais le chien... on avait peut-être remarqué sa disparition et conservé de lui des souvenirs dangereux. Dans les rues que Sykes allait avoir à traverser, ce compagnon pouvait le trahir. Il résolut de le noyer, et tandis qu'il cherchait un étang pour mettre ce projet à exécution, il ramassa une pierre qu'il noua dans son mouchoir.

“ Durant ces préparatifs, le chien regardait la figure de son maître, et soit que son instinct l'avertît, soit que les regards errants de Sykes eussent quelque chose de plus sombre qu'à l'ordinaire, la pauvre bête se tenait plus éloignée que d'habitude, et avançait d'un pas plus lent. Lorsque son maître fit halte au bord d'un étang et se tourna pour l'appeler, le chien s'arrêta tout à coup.

“—Est-ce que tu n'entends pas ? criait Sykes.

“ L'animal s'approcha, contraint par l'irrésistible pouvoir de l'habitude ; mais au moment où Sykes se baissait pour attacher le mouchoir à son cou, il murmura une sorte de gémissement et recula sa tête obliquement tournée vers son maître.

“—Ici ! dit le voleur en frappant du pied.

“ Le chien remua la queue, mais ne bougea pas. Sykes arrangea une espèce de nœud coulant et appela de nouveau. Le chien fit un pas en avant, un autre bien timide en arrière, s'arrêta un instant... puis tourna la tête et s'enfuit à toutes jambes.

“ L'homme siffla de nouveau et bien des fois encore, puis il s'assit, croyant que son chien reviendrait... mais il ne vit rien reparaître, et, désormais seul, il reprit sa route.”

Ceux des personnages de ce roman qui ont maille à partir avec la justice finissent presque tous d'une façon tragique : Sykes, après plusieurs semaines d'angoisses, se trouve pendu par accident, au moment où, serré de près par les officiers de justice, il cherche à leur échapper ; quant au recéleur, il subit, après jugement, la peine capitale.

Pensées d'Hiver.



Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie !
VICTOR HUGO.

Quand le morne hiver longtemps
A sévi sous le ciel sombre
Déchaînant les noirs autans
Sur le frêle esquif qui gronde ;

Quand les rapides traîneaux
Ont, sur les neiges accrues,
Avec des cris infernaux
Longtemps sillonné les rues ;

Quand les vitraux malheureux
Qu'au souffle des vents on place
Ont gardé longtemps sur eux
Des arabesques de glace,

Qu'on est heureux au réveil,
—Quand s'est apaisé décembre,—
De pouvoir pour le soleil
Quitter un instant sa chambre.

Et de réchauffer son sang
Glacé par d'après haleines
Au vent tiède et frémissant
Qui vient caresser les plaines.

Mais—qu'on soit grave ou moqueur,—
Sur une terre étrangère,
Rien ne réchauffe le cœur
Comme une lettre de mère.

VAN HOVEN.

(New-York, 7 Janvier, 1854.)

PENSÉES D'UN PROSCRIT.

Le monde est une immense charge d'atelier que le caprice du Destin, ce grand artiste, crayonne sans cesse et dans laquelle tout le monde grimace.

Je suis las de poser parmi ces caricatures, et, quand je vois la laideur de leurs visages, je dis comme Arnal : *Je voudrais bien m'en aller.*

Cependant, j'y reste, parce que mon unité manquant, détruirait l'ensemble ou le tout, et, aussi, parce que je suis curieux de voir comment et combien le temps modifiera les physionomies.—

Les physiciens et les chimistes sont des voleurs avec effraction qui, ne pouvant avoir la clef de l'avenir industriel, en crochettent la porte avec le rossignol de la science.—

F. VOGELI.

LA FUITE.

SCENE SUR LES BORDS DU RIO DE LA PLATA.

Il est difficile de se défendre d'un certain saisissement lorsqu'on se trouve seul, au milieu de l'océan, sur le pont d'un vaisseau, pendant une de ces nuits sombres, noires comme les cachots d'un vieux donjon féodal. En premier lieu, il est rare qu'une obscurité complète se fasse sentir sur terre, quand même on se trouverait seul, au milieu des champs, la sensation est bien différente de celle qu'on éprouve en mer. On sent qu'on est entouré de milliers d'objets tangibles, vers lesquels on se voit attiré mystérieusement. Le contact de quelqu'arbre isolé, d'une souche à demi pourrie, la rencontre de quelqu'animal domestique, font vibrer en vous une corde mystique qui fait battre le cœur d'une émotion indescriptible. Sur le pont de votre navire au contraire, isolé du reste du monde, un sentiment de désolation s'empare de vous, comprime les battements de votre cœur. Vous faites des efforts pour percer la profonde obscurité qui vous entoure, jusqu'à ce que votre vue fatiguée vous montre une foule d'apparitions horribles et que l'air vous paraisse peuplé de fantômes.

Bientôt l'idée que vous êtes là, au milieu de l'océan, séparé de l'abîme sans fond par une simple planche, se présente à l'imagination excitée. Vous sentez qu'un écueil caché, que le choc d'une vague furieuse ou qu'un coup de vent subit, peut briser sous vos pieds la mince barrière qui vous sépare de l'éternité et vous précipiter dans le gouffre sans qu'il vous soit possible d'adresser un dernier adieu à ceux qui vous entourent, sans qu'une prière puisse monter vers le ciel.

Mourir sur terre, au milieu de ses amis, rendre son dernier soupir entouré de ses parents, dépouille la mort d'une partie de ses terreurs. Mais c'est quelque chose d'horrible, que de mourir seul, loin de ceux que nous aimons et de ceux qui nous aiment ; de périr en un instant en emportant la certitude que notre sort ne sera jamais connu de nos amis, qui, après de longues années d'attente, perdant toute espérance de notre retour, se livreront au désespoir ; tandis que pour tombeau nous aurons peut-être quelque grotte de corail au fond des eaux, ou quelque récif éloigné, contre lequel les vagues viennent se briser avec un sourd fracas et où la tempête fera gronder notre requiem avec de sauvages hurlements jusqu'au jour où la trompette éclatante de l'archange ordonnera à la mer de rendre les morts qu'elle retenait celés dans son sein.

Que de fois ces pensées se sont présentées à mon esprit épouvanté, lorsque j'étais seul sur le pont au milieu d'une nuit noire. La tempête avait cessé de gronder autour de nous et la surface de la mer était aussi calme que le sein d'un enfant endormi. Tous ceux qui se sont trouvés dans cette position ont ressenti comme moi un serrement de cœur chaque fois que ces images se sont présentées à leur imagination.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient, et cependant la mer était à-peu-près calme ; mais de légères bouffées de vent partant de tous les points cardinaux, nous mettaient presque dans l'impossibilité d'empêcher notre navire d'être pris à l'improviste par un coup de vent subit. Toutes les petites voiles étaient carguées avec soin, les basses voiles venaient d'être mises sous les cargues et notre noble vaisseau, semblable à un gigantesque gladiateur prêt au combat, attendait sous ses huniers le déchirement de l'ouragan. Nous nous trouvions sur la vaste Rio de la Plata, aux proportions océaniques, à mi-chemin de la pointe méridionale du

grand banc des Anglais et de l'immense baie de sable de San Borombom. Depuis cinq jours que nous avons quitté Buenos Ayres, ce temps étrange, sombre et changeant avait continué, et à peine avions-nous fait deux cents mille de trajet vers la mer.

Le contre-maître était un excellent marin mûri par l'expérience, mais lorsqu'à dix heures je montai sur le pont, je le trouvai marchant en tout sens avec agitation, et comme il en était à son premier voyage à la rivière La Plata, ce temps tout nouveau pour lui l'avait complètement désorienté. La nuit, comme je viens de le dire, était enveloppée d'épaisses ténèbres, et tout autour de nous sortaient du sein même de l'obscurité des murmures indistincts semblables au bruit des ailes de quelque oiseau monstrueux fuyant épouvanté devant l'orage. Dans le lointain au sud on entendait le grondement sourd et continu du tonnerre, tandis que sur toute la ligne de l'horizon vers la côte de San Borombom, de petites flammes aiguës, phosphorescentes paraissaient s'élançer de la surface de l'eau, et vouloir tracer en hiéroglyphes de feu le règne de la tempête.

Je n'étais que passager à bord, mais ayant fait de fréquents voyages sur la rivière La Plata, j'étais certain que ces signes n'étaient que le prélude d'une tempête près de fondre sur nous. D'après mes avis on cargua la voile du perroquet de fougue, celle du grand mat subit le même sort et deux ou trois hommes montèrent aux cordages pour abattre le reste.

—Vite, vite, mes enfants, criait le contre-maître, vite à la besogne ! Pouragan va fondre sur nous en un instant ! Et les matelots excités par l'approche d'un danger imminent s'élançèrent dans les cordages et coururent le long des vergues avec l'agilité du chat.

Tout-à-coup, le contre-maître aperçut parmi les cordages, quelqu'un qui paraissait vouloir se cacher. " Qui est celui qui veut se cacher là-bas ? " s'écria-t-il ; " répondez ! "

" C'est moi ! le mousse Diégo ! " répliqua une voix mélodieuse, que je reconnus aussitôt pour celle d'un gentil petit mousse brésilien, à peine âgé de seize ans qui s'était engagé le jour du départ de notre navire, avec un matelot portugais, auquel l'enfant paraissait très attaché. J'avais déjà eu occasion de remarquer la tournure et les manières distinguées de ce dernier et de constater avec quelle promptitude il exécutait les ordres qu'il recevait.

—Diégo ! pourquoi diable ne grimpes-tu pas là-haut pour aider les autres à carguer la voile ? reprit le contre-maître exaspéré.

Le pauvre enfant effrayé, lui répondit en portugais, qu'il n'était pas capable de le faire et qu'il ne s'était engagé à bord que comme simple mousse ; dans sa frayeur il avait oublié les quelques mots d'anglais qu'il avait appris.

—Laisse-là ton jargon, et grimpe là-haut, sinon ce bout de câble te va faire partir un peu plus vite que tu ne voudras !

Le mousse ne comprit pas les paroles, mais le geste et l'inflexion de la voix lui firent sentir qu'elles renfermaient une menace ; il s'élança vers les agrès et eût probablement tenté l'ascension, si je ne l'eusse retenu par le bras et ramené sur le pont, en criant au contre-maître que j'allais monter à sa place. Avant qu'il eût pu me répondre, la voix du capitaine lui cria :

—Ho ! M. Vibert ! n'envoyez pas cet enfant là-haut. Si par malheur il se tuait en tombant, ce serait un meurtre que je me reprocherais toute ma vie.

" O Deo vos garde " (Que le ciel vous garde) ! reprit l'enfant, et d'un bond il fut aux côtés du capitaine, lui saisit la main, et la porta à ses lèvres.

En ce moment un feu sombre, étrange, éclaira l'horizon, et tout ce qui entourait le vaisseau devint aussi distinct qu'à la lumière du jour. Ce n'était pas un éclair, cette lueur paraissait plutôt faire partie de l'atmosphère embrasée, et

semblait s'avancer vers nous, de tous les points à la fois en vagues onduleuses, semblables aux vives lumières d'une brillante aurore boréale.

Sur les vergues, les matelots faisaient des efforts inouis pour carguer les voiles. Comme ils achevaient, un bruit semblable à celui de la vapeur comprimée qui s'échappe, attira notre attention ; portant nos regards dans cette direction, nous aperçûmes, à peine à un mille derrière nous, toute la surface de la mer couverte par la chaude haleine de l'ouragan, d'une écume blanche comme celle de l'eau en ébullition. De longues traînées de vapeur s'élevaient des vagues bouillonnantes et étaient aspirées par le tourbillon qui chassait devant lui ce nuage plus blanc que la neige poussée par les vents glacés de l'hiver.

— Descendez, descendez ! Ohé !... vous autres, là-haut !... arrivez donc ! vite, descendez !... entendez-vous ? Lâchez la voile et descendez si vous tenez à la vie.

Comme le capitaine donnait ces ordres, la tempête s'abattit dans toute sa furie, sur le vaisseau. Les matelots se laissèrent couler lestement sur le pont au moyen des cordages, un seul resta sur la grande vergue malgré les ordres du commandant, cet homme c'était Manuel, le noble et beau matelot portugais, l'ami du mousse Diégo. Depuis le départ précipité de ses camarades, il se cramponnait obstinément à la voile à demi carguée. Deux fois le capitaine lui cria de descendre, mais il n'en tint nul compte et soutint seul, la terrible secousse que l'ouragan imprima au vaisseau.

Alors commença la lutte la plus désespérée qu'il fut possible de voir, le faible bras de l'homme combattant contre un des plus puissants éléments de la nature. En un instant l'immense voile s'enfla comme un vaste ballon ; mais le hardi matelot la comprima avec la force d'un géant et réussit presque à la carguer. Dix secondes de plus ou l'aide d'un autre marin auraient suffi pour sauver la voile, mais un second coup de vent plus fort, plus furieux que le premier, fit sauter la toile de ses mains, et après un moment une seconde rafale l'arrachait de la vergue avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et le matelot qui avait risqué si noblement sa vie pour sauver la voile fut précipité sur le pont. Etourdi par le bruit, et gêné par les lambeaux de toile qui le fouettaient de tous côtés, il avait lâché prise et avait été jeté du sommet du grand mat ; il aurait infailliblement perdu la vie, s'il ne fût tombé en travers l'étai du mat d'artimon qui le sauva en brisant sa chute.

Jamais je n'oublierai le cri palpitant d'agonie qui sortit de la bouche du petit mousse brésilien, en se précipitant sur le corps inanimé de son malheureux ami.

— Tenez le navire droit au vent, dit le capitaine à M. Vibert : Maintenant, ici, vous autres ! que trois ou quatre d'entre vous portent ce brave garçon dans la cabine.

L'enfant se cramponnait convulsivement au corps de son ami et ne consentit à lâcher prise que sur la parole qu'on lui donna qu'il serait libre de suivre son ami en bas et de lui tenir compagnie.

Manuel ne nous parut pas avoir reçu de blessures sérieuses et n'avoir été qu'étourdi par sa chute. On pouvait être à peu près certain qu'à moins d'une lésion interne, il serait en quelques jours en état de retourner à son poste. Le capitaine avait fait préparer un lit et après avoir fait tout ce qu'il pouvait pour lui, il adressa quelques mots de bienveillance à l'enfant, lui permit de rester et de soigner son ami et remonta sur le pont pour veiller à la sûreté de son vaisseau.

Le mousse demeura auprès du lit de Manuel jusqu'à ce qu'il eût tout à fait repris ses sens ; ensuite il conversa avec lui pendant un instant d'une voix si

basse que je ne pus rien entendre de ce qui se disait ; puis sortant de la cabine, il revint bientôt ayant à la main un paquet que je crus être des vêtements pour lui ou son ami. Je pris un livre et m'asséyant auprès de la table le dos tourné au lit, je me laissai tellement absorber par ma lecture que pendant une heure j'oubliai tout ce qui était autour de moi. Enfin je fus tiré de ma préoccupation par le son de la voix du mousse qui venait de prononcer les mots : " Que felicidad " (Quel bonheur) ! Je me retournai de son côté, et me levai de mon siège dans le plus profond étonnement, en face de moi, auprès du lit de Manuel, était assise la plus belle femme que j'eusse vu de ma vie.

—Pst ! pst...fit la gracieuse apparition, il dort !

En ce moment le capitaine entra dans la cabine, et sa surprise à la vue de la belle créature, debout devant lui, fut au moins égale à la mienne. Les traits étaient bien ceux du mousse Diégo, mais les formes étaient celles d'une belle femme, vêtue d'une robe de velours noir enrichi de bijoux qu'une impératrice eut enviés.

—Au nom du ciel ! exclama le capitaine, quel est ce mystère ?

Cette question éveilla Manuel, qui, jetant un regard autour de lui, s'élança vers le capitaine, lui saisit la main en lui disant :

—Mon ami, vous avez été une fois prisonnier à Bahia. Lorsque votre consul vous refusa son aide et que votre cause était presque désespérée, un ami intervint.....

Ici le marin portugais prit une expression si différente de celle qu'il avait toujours eue depuis qu'il était avec nous, qu'il ne ressemblait pas plus au Manuel d'aparavant qu'à moi-même. Toute explication était maintenant inutile et le capitaine pressa Manuel le matelot sur son cœur comme s'il eut été son frère. Le capitaine me le présenta sous le titre de capitaine Manuel Santa Morquez, ci-devant vicomte de Villa Real, commandant d'une frégate de guerre brésilienne ; puis il nous apprit la cause qui l'avait porté à s'engager à bord comme simple matelot.

Il avait été obligé de quitter le Brésil, depuis déjà quatre mois, comme impliqué dans la révolution de Pernambuco. Il avait eu la précaution de faire passer sa fortune aux Etats-Unis, mais avant de s'y rendre lui-même, il avait résolu de visiter Buenos-Ayres, pour voir sa fiancée, fille du ministre du Brésil, alors son plus mortel ennemi. Le père lui défendit l'entrée de sa maison et excita les soupçons de la république Argentine en le faisant passer pour un homme dangereux. A force d'adresse les amants parvinrent à tromper la vigilance du vieux ministre brésilien et furent mariés secrètement ; voyant qu'il était impossible de sortir du pays sans passeport et qu'un ordre pour les faire arrêter venait d'être lancé, ils se décidèrent à endosser la veste bleue et le chapeau ciré de marins et à s'engager à bord du navire, la veille de son départ.

—Maintenant, capitaine, dit Manuel, en lui présentant sa femme, vous avez perdu les services de cet enfant, peut-être aussi les miens, si cependant l'or peut.....

—Assez, assez, ne parlons plus de l'or, senior capitaine. Vous vous rappelez que j'ai été prisonnier à Bahia ? Je suis mille fois votre débiteur, et si je ne puis m'acquitter vis-à-vis de vous, je puis au moins vous montrer que je sais être reconnaissant.

G. S. R.

L'ILE DE SABLE.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

PREFACE DEDICATOIRE.

A

M. F. X. GARNEAU, AUTEUR DE L'HISTOIRE DU CANADA.

MONSIEUR,

IL y a bientôt un an que j'ai eu le bonheur de faire connaissance avec une de ces excellentes œuvres que les hommes d'élite créent pour servir, dans les siècles futurs, de jalons aux regards rétrospectifs de l'humanité. A cette époque où je ne pensais pas que, par un nouveau bonheur, j'entrerais en relation directe avec vous, à cette époque, monsieur, je me déclarai doublement votre admirateur : admirateur par reconnaissance, admirateur par intérêt.

Venu en Canada sans but arrêté, mais désireux de poursuivre ici, comme ailleurs, mes études, je m'emparai aussitôt des deux ouvrages qui pouvaient faciliter mes recherches. C'est ainsi que mon imagination se jeta d'abord sur la charmante et sentimentale esquisse de mœurs de M. Chauveau, à qui je dois une des plus agréables journées que j'aie passées, puis que mon esprit aborda un travail sérieux et réfléchi, votre *Histoire du Canada*.—Vous dire, monsieur, combien je me plus dans le parcours des scènes que vous avez approfondies serait hors de mon pouvoir. Il y a des sensations qui s'éprouvent et ne s'expriment pas. Seulement, je vous l'avoue, votre pensée a agrandi le cercle de mes idées, vos notions historiques ont ouvert un champ d'exploration à mes facultés intellectuelles ; par vous, j'ai appris à connaître un pays qui chez nous est à peine connu, et, tout en fouillant dans les archives d'une terre vierge, neuve, féconde en enseignements, merveilleuse en résultats, je me suis initié à une partie de l'histoire française que j'ignorais complètement. M. Chauveau m'avait donné le Canada moral, vous m'avez donné le Canada social et politique depuis sa découverte jusqu'à notre ère. Votre livre, dignement apprécié par nos contemporains, votre livre qui restera avec votre nom, au premier rang, votre livre eut été mieux jugé, si vous l'eussiez publié dans un centre plus large, moins éloigné du foyer de la langue dans laquelle il est écrit. En France, j'en suis certain, il serait placé à côté des meilleures productions de Sismondi, Michelet, Louis Blanc ou Lavallée. En Canada, il est unique, il vous pose au sommet de l'échelle, mais il ne vous rapporte ni la

somme de considération qu'il mérite, ni les avantages qu'on doit accorder à l'écrivain studieux et au penseur distingué. Aussi, moi, étranger, me fais-je un devoir de vous complimenter d'autant plus, que vous avez travaillé dans une sphère plus ingrate. Celui qui sacrifie ses veilles à l'instruction de ses concitoyens, et qui retire d'eux la récompense due, celui-là est toujours estimable, mais celui qui sacrifie son temps, ses jouissances intimes, sa fortune, tout son être à ses concitoyens, sans en être récompensé, celui-là, monsieur, est au-dessus de tout éloge. Si vous saviez avec quelle satisfaction j'ai lu les critiques de la presse française sur votre *Histoire du Canada* ! Et en les lisant je me sentais fier de voir mes confrères partager l'opinion que je m'étais permise sur votre ouvrage, car, pour la plupart, ils ne sont pas venus en Amérique, eux ; ils n'ont pu être impressionnés par l'influence des objets extérieurs comme je l'ai été, et conséquemment ils ont agi avec une entière impartialité. Enfin, monsieur, à votre histoire je suis redevable de plusieurs conceptions littéraires, et l'inspirateur de toute conception originale a des titres à la gratitude d'un romancier. Souffrez donc que je vous dédie le premier fruit que votre plume a fait éclore dans mon cerveau. Il ne saurait avoir un meilleur parrain que son père : vous seul en êtes l'auteur.

Voici à quel propos je me suis décidé à écrire *l'Ile de Sable*.

Dans le Chapitre II de votre *Histoire du Canada*, après avoir raconté la jalousie que rencontrèrent les neveux de Cartier à trafiquer sur les rives du St. Laurent, vous dites :

“ Pour ne plus être exposés à ces attaques, ils sollicitèrent de la couronne le renouvellement des privilèges qui avaient été accordés à leur oncle, c'est-à-dire le droit exclusif de commercer avec les Sauvages et d'exploiter les mines qu'ils avaient découvertes. En considération des services du grand navigateur, des lettres-patentes leur furent accordées en 1588. Mais aussitôt que la chose fut connue, les marchands de St.-Malo se pourvurent au conseil privé et réussirent à faire révoquer ces privilèges, sans cependant en profiter beaucoup eux-mêmes, car dès l'année du rétablissement de la paix, c'est-à-dire en 1598, le marquis de la Roche, de la province de Bretagne, se fit confirmer par le roi dans la charge de lieutenant-général du Canada, de l'Acadie et des pays adjacents, que lui avait déjà accordée Henri III, et dont les troubles du royaume l'avaient empêché de jouir, avec des pouvoirs qui avaient la même étendue que ceux de Roberval, et qui anéantissaient la liberté accordée aux marchands de St.-Malo. Il était autorisé à prendre dans les ports de France, les navires, capitaines et matelots dont il pourrait avoir besoin ; à lever des troupes ; à faire la guerre et à bâtir des villes dans les limites de sa vice-royauté ; à y promulguer des lois et les faire exécuter ; à concéder des terres aux gentilshommes à titre de fiefs, seigneuries, baronnies, comtés, &c., enfin à régler le commerce laissé sous son contrôle absolu. Revêtu ainsi d'une autorité aussi complète que despotique, il partit pour le Nouveau-Monde avec soixante hommes. Aucun marchand n'osa élever la voix contre le monopole de ce seigneur, comme on l'avait fait contre les neveux de Cartier ; son rang leur imposa silence. Mais d'autres causes devaient ruiner ses projets.

“ Le marquis de la Roche, craignant la désertion de ses gens, composés de repris de justice, ou croyant ce lieu plus à la main en attendant qu'il eût trouvé dans la terre ferme un territoire propre à son dessein, les déposa dans l'Ile de Sable à l'entrée du golfe St. Laurent. Cette île, en forme de croissant, étroite, aride et d'un aspect sauvage, ne porte ni arbres, ni fruits ; il n'y pousse qu'un peu d'herbe et de mousse autour d'un lac d'eau douce placé au centre. Après avoir jeté ses colons sur cette terre désolée, entourée d'écueils battus par la mer, La Roche passa en Acadie. En revenant, il fut surpris

par une furieuse tempête qui le chassa en dix ou douze jours sur les côtes de France, où il n'eut pas plutôt mis le pied qu'il se trouva enveloppé dans une foule de difficultés au milieu desquelles le duc de Mercœur, qui commandait en Bretagne, le garda prisonnier pendant quelque temps. Ce n'est qu'au bout de cinq ans qu'il pût raconter au roi qui se trouvait à Rouen, ce qui lui était arrivé dans son voyage. Le monarque touché du sort des malheureux abandonnés dans l'île de Sable, ordonna au pilote qui les y avait conduits d'aller les chercher. Celui-ci n'en trouva plus que douze sur quarante qui y avaient été débarqués. Dès qu'ils avaient été livrés à eux-mêmes, ces hommes, accoutumés à donner libre cours à la fougue de leurs passions, n'avaient plus voulu reconnaître de maître. La discorde les avait armés les uns contre les autres, et plusieurs avaient péri dans des querelles qui avaient encore empiré leur triste situation. A la longue cependant la misère avait dompté ces caractères farouches, et ils avaient fini par prendre des habitudes plus paisibles et plus conformes à leur conservation. Ils s'étaient construits des huttes avec les débris d'un navire échoué sur les rochers de la plage, et ils avaient vécu pendant quelques temps de la chair des animaux que le baron de Léry y avait débarqués quatre-vingts ans auparavant, et qui s'étaient propagés dans l'île.* Ils en avaient même apprivoisé quelques-uns qui leur fournissaient des laitages. Mais cette ressource étant venue à manquer, il ne leur resta plus que la pêche pour fournir à leur subsistance. Lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent de peaux de loup-marin. A leur retour, Henri IV voulut les voir habillés comme on les avait trouvés. Leur barbe et leurs cheveux qu'ils avaient laissés croître pendaient en désordre sur leur poitrine et sur leurs épaules; leur figure avait déjà pris cet air fauve et sauvage qui les faisait plutôt ressembler à des indiens qu'à des hommes civilisés. Le roi leur fit distribuer à chacun cinquante écus, et leur permit de retourner dans leurs familles sans pouvoir être recherchés de la justice pour leurs anciennes offenses.

“ Le marquis de la Roche qui avait engagé toute sa fortune dans cette entreprise, la perdit par suite des malheurs qui ne cessèrent de l'accabler. Ruiné et sans espérance de pouvoir reprendre un projet qu'il avait toujours à cœur, le chagrin s'empara de lui et le conduisit lentement au tombeau. L'histoire des traverses et des infortunes des colons qui le suivirent dans l'île de Sable, forme un épisode digne d'exercer la plume d'un romancier.”

Il y a dans votre narration le canevas d'un beau roman historique; je suis heureux d'avoir répondu à l'appel que la littérature sérieuse fait à la littérature légère. Puissé-je l'avoir fait convenablement et puisse ce livre obtenir assez de succès pour m'engager à dramatiser les plus remarquables épisodes de l'*Histoire du Canada!*

Agréer, monsieur, avec mes sentiments de haute considération,
l'assurance de ma sincère amitié,

(Montréal, 29 Janvier, 1854.)

H. EMILE CHEVALIER.

*Lact. *Histoire de l'Amérique.*

L'ILE DE SABLE.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

PREMIERE PARTIE.

EN BRETAGNE.

I.

LES ROUTIERS.

Par une belle matinée du mois de mai 1598, deux cavaliers sortirent de la ville de Saint-Malo, prirent une route boisée qui conduisait au sud, et s'avancèrent vers un plateau escarpé.

Ces deux cavaliers portaient un costume mi-partie militaire, mi-partie de cour. Le plus vieux paraissait âgé de quarante-cinq ans. Sa tête était couverte d'un feutre noir ombragé d'une plume ; sous son pourpoint de velours bleu, on apercevait une jaque de mailles d'acier, supérieurement annelée, qui lui emprisonnait le buste depuis la naissance du cou jusqu'à la ceinture. Ce haubergeon était à l'épreuve de la lance et de la balle : il sortait de l'atelier du célèbre haubergier Jacques Verdou. Un haut-de-chausses gris, de fortes bottes éperonnées, complétaient l'équipement de ce personnage, qui montait une jument isabelle richement caparaçonnée. A son côté pendait une longue épée ; des pistolets d'arçon, à pommeau niellé, jaillissaient des fontes de sa selle.

L'autre cavalier était un jeune homme, vêtu avec une extrême recherche. Quoique armé, comme son compagnon, il semblait revenir d'une fête ou aller à quelque gente réunion de châtelaines. Sa physionomie avait ce caractère d'intrépidité féminine qui distingue les rejetons de la vieille noblesse ; ses traits étaient délicats, mais dans son œil rayonnait une indicible fierté ; son front était blanc comme le marbre, mais large et bombé, son nez finement dessiné, mais hardi dans son jet, sa bouche petite, mais railleuse ; son menton agréable, mais allongé ; son corps grêle, mais musculeux et vigoureusement charpenté. Enfin il était le type de cette race franque qu s'imposa à la Gaule par la force brutale après la décadence de l'empire romain.

Le premier avait nom Guillaume, marquis de la Roche-Gommard.

Le second avait nom Jean, vicomte de Ganay.

Celui-là était Breton.

Celui-ci était Bourguignon.

Tous deux comptaient des croisés parmi leurs aïeux ; et, bien que la glace féodale commençât à se fondre au soleil de la royauté, les de la Roche et de Ganay s'efforçaient à suivre les traditions surannées de leurs ancêtres. C'est pourquoi, Jean avait été

envoyé en Bretagne par le comte Germain de Ganay, son père, pour y faire ses premières armes sous le patronage du marquis de la Roche, avec lequel il s'était lié d'amitié durant les guerres de la Ligue. Après avoir été page, Jean s'était élevé au grade d'écuyer, et, à ce titre, servait Guillaume de la Roche.

Durant une demi-heure les deux cavaliers chevauchèrent sans prononcer une parole. Le chemin qu'ils parcouraient était sinueux, raboteux et profondément encaissé entre une double haie d'aubépines et de merisiers en fleurs. Le marquis, sombre et soucieux, s'abandonnait à l'allure nonchalante de son palefroi, le vicomte, non moins soucieux, dévorait l'horizon du regard, et aurait voulu sans-doute presser le pas de sa monture, mais un sentiment de déférence l'empêchait de devancer son compagnon qu'il suivait à une courte distance. Tout-à-coup, comme ils atteignaient un endroit où la route formait un coude, cinq cavaliers, armés de toutes pièces, lance en arrêt, et visière baissée, s'offrirent à leur vue.

—Par la messe ! que signifie ceci ? s'écria Guillaume de la Roche tirant son épée, tandis que Jean de Ganay, prévoyant quelque danger, accourait se porter à la hauteur du marquis.

—Rendez-vous, ou vous êtes morts ! commanda un des cavaliers dont le casque était surmonté d'une aigrette noire.

—Sur mon âme ! riposta de la Roche, l'invitation est aussi curieuse que courtoise. Qui es-tu, beau sire, pour te mettre en notre présence, sans permission ? Arrière manant ; sinon te ferai pendre haut et court, toi et les lâches bandits qui t'accompagnent.

Cette menace n'intimida pas les assaillants, car ils répondirent par un bruyant éclat de rire, pendant que leur chef reprenait la parole.

—Je suis, dit-il, de bonne lignée, marquis de la Roche, et te déclare mon prisonnier.

—Attends que tu m'aie pris, avant de te répandre en forfanteries, chevalier traître et félon. Maintenant, je te somme de détalier, ou je tire sur toi comme sur un chien enragé.

Et la Roche, après un signe à Jean de Ganay, avait rapidement replacé son épée dans le fourreau et saisi un pistolet de chaque main. Le jeune homme avait imité ce mouvement avec non moins de promptitude.

—Sus ! sus ! Emparez-vous des mécréants, mes braves, cria le chef des rufiens.

—Couard ! viens-donc te mesurer avec moi, à la longueur d'une lame !

—Cent écus d'or pour vous, si vous m'amenez le marquis vivant ! se contenta de dire l'autre à ses estafiers.

—Reçois toujours ceci comme à compte, repartit la Roche en dirigeant un de ses pistolets contre son adversaire.

Mais, quoique le coup fut bien ajusté, il n'eût aucun effet. La balle rebondit sur la cuirasse du chevalier sans même la bossuer, et les routiers évoluèrent autour de nos héros pour leur couper la retraite. Trois nouvelles détonations retentirent presque en même temps. Jean avait fait feu de ses deux pistolets et la Roche de celui qui lui restait. Au milieu de la fumée produite par cette triple explosion, il fut impossible de préciser l'étendue du résultat, mais cependant, un homme vida les étriers, roula à terre et l'issue du combat était plus que douteuse, lorsqu'une troupe de gens d'armes déboucha d'un taillis voisin.

—A moi, à moi ! clama Guillaume de la Roche, distinguant les couleurs de ses pennons.

Aussitôt les nouveaux venus piquèrent des deux, et les agresseurs dans la prévision qu'ils seraient accablés par le nombre tournèrent bride et s'enfuirent au galop.

Le marquis détacha quelques hommes à leur poursuite, puis il mit pied à terre pour savoir quelle était la victime de l'attentat contre sa personne. Jean de Ganay voulut aider de la Roche dans cette perquisition, mais un coup d'œil l'arrêta. Couvert de sang et de poussière, le blessé haletait sourdement sous son enveloppe de fer. Il avait été atteint au défaut de l'épaulière droite et se tordait en proie à d'horribles tortures. Guillaume de la Roche s'approcha de lui, appuya son genou sur sa poitrine, déboucla les jugulaires de son heaume, enleva la coiffure et examina un instant la figure du routier.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— A boire ! j'ai soif, je brûle ; pour l'amour du ciel, donnez-moi à boire ! répondit l'inconnu d'une voix strangulée.

Sur l'ordre de Guillaume de la Roche, un des hommes d'armes courut à une source voisine, puisa de l'eau avec son morion et l'apporta au blessé qui but avidement le liquide rafraîchissant.

— Ah ! continua-t-il, cela fait du bien !

— Mais qui es-tu ? à qui appartiens-tu ? réitéra le marquis.

L'étranger garda le silence.

— Parle, ou je te perfore comme un misérable hérétique, poursuivit la Roche avec un geste significatif.

— Monseigneur ! fit le malheureux tremblant d'effroi.

— Parleras-tu ?

— Eh bien ! balbutia-t-il d'un ton si bas que Guillaume fut obligé de se baisser jusqu'à sa bouche pour l'entendre, je suis à la solde du duc de Mercœur.

— Du duc de Mercœur ! ah ! je m'en doutais... C'était lui qui avait une aigrette noire, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore.

— Jour de Dieu, tu mens, soudard !

— Non, monseigneur, je vous le jure sur les os de mon bienheureux patron.

— Cuides-tu me leurrer par tes impostures ?

— Je souffre, oh ! je souffre peines et châtimens infernaux, râla le routier que les tiraillements de la douleur étouffaient.

— Qu'on lui enlève sa cuirasse et qu'on l'attache sur un cheval, enjoignit Guillaume de la Roche en sautant en selle. Nous sommes peu éloignés du manoir ; là, il sera pansé par notre barbier, et demain subira un interrogatoire. Vous m'en répondrez sur votre cou.

Bientôt la petite troupe se remit en marche, ayant à sa tête les deux gentilshommes.

— L'infâme ! marmottait le marquis entre ses dents, me tendre une embuscade ! Il n'a pas plus de courage qu'une poule mouillée. Qu'il m'appelle donc en champ clos, s'il a tant de griefs contre moi et nous verrons...

Se tournant soudain vers Jean de Ganay, il ajouta :

— J'espère, mon ami, que vous n'avez reçu aucun heurt ?

— Non, messire ; grâce au ciel, les croquants ne m'ont pas atteint. Mais sauriez-vous d'aventure, qui était le chevalier déloyal auquel ils obéissaient ?

Le marquis fixa son interlocuteur avec sévérité et fronça les sourcils.

— Pardon, dit Jean déconcerté par la dureté de ce regard incisif.

—Votre curiosité est excusable, vicomte, reprit de la Roche en changeant de ton. Au surplus, il est heure que je vous initie aux secrets de la famille dans laquelle vous désirez entrer. Ne rougissez pas ; je sais que vous êtes assolé de ma nièce, Laure de Kerskoën ; et je crois que la demoiselle ne vous voit pas d'un trop mauvais œil. Aussi dois-je vous confier certaines affaires de nature fort grave, avant que d'accomplir un projet qui me coûtera peut-être la vie. Me jurez-vous que dans le cas où je viendrais à périr, vous prendriez Laure de Kerskoën, pour femme et légitime épouse ?

—Je le jure sur la garde de mon épée ! dit solennellement Jean de Ganay.

—Votre serment me suffit. Apprenez maintenant que j'ai dans le duc de Mercœur, gouverneur de la belle province de Bretagne, un implacable ennemi, qui depuis vingt-cinq ans a tout mis en œuvre pour flétrir l'écusson des de la Roche, et déshonorer leur chef. Voici le motif de cette haine. Le duc s'était épris de ma sœur, Adélaïde de la Roche, la mère de Laure. Comme il était homme de mœurs dissolues et perverses, mon père lui refusa la main de sa fille qu'il maria au comte Alfred de Kerskoën. Dès lors, de Mercœur nous voua une inimitié que le temps n'a fait qu'accroître. Après avoir répandu sur ma sœur des bruits odieux, il appela son mari en combat singulier et le tua. Puis, les mains dégouttantes du sang de mon beau-frère, il osa renouveler ses propositions abhorrées à la veuve... Elle le repoussa avec horreur, et mourut presque subitement, en donnant le jour à Laure. Cela se passait en 1581 ; j'étais au siège de Cambrai. A ma rentrée en Bretagne, je reçus communication de ces tristes nouvelles. Sans débotter, je me rendis à Rennes où le duc tenait sa cour, et là, devant tous ses fiers barons, je l'insultai grièvement. Le lendemain nous nous battions à cheval et à outrance. L'ayant désarçonné, nous recommençâmes le combat à pied. Son épée se brisa contre mon écu, et il était à ma merci, quand par un sentiment de compassion que je me reprocherai toujours, je lui laissai la vie sauve. Loin de me témoigner de la reconnaissance pour cet acte de générosité, il ne respira plus que vengeance, et telle est la source de sa profonde animadversion contre notre glorieux Henry IV. Après l'assassinat du feu roi Henry III, je pris fait et cause pour la Ligue contre le Béarnais, et le duc de Mercœur, quoique fervent catholique, promit secrètement son appui aux calvinistes. Plus tard, Mayenne commit une faute irréparable pour couvrir ses desseins ambitieux : il fit proclamer le cardinal de Bourbon sous le nom de Charles X, le 7 août 1589. Alors, comprenant dans quel abîme de maux, l'anarchie allait entraîner notre pauvre France, et pressentant les intentions usurpatrices de Philippe II, qui, derrière le manteau de la religion, ne visait à rien moins qu'à l'unité monarchique sur toute l'Europe et à l'abaissement du trône pontifical, je m'unis franchement aux partisans de Henry. En revanche le duc de Mercœur fit volte face, se coalisa contre ce prince avec les ducs de Longueville, de Montpensier, d'Épernon, d'Aumont, le baron d'O, et cria à qui voulut l'entendre que j'étais un renégat, un relaps, un hérétique. J'imagine que, pour me faire opposition, il serait passé au camp des Seize, "ces gens qui aspiraient à la ruine de la monarchie et de la noblesse et à réduire l'état de la France à une république." Mais ce fut en vain qu'il distilla le venin de la calomnie, pour m'aliéner l'affection des vassaux bretons ; mes principes étaient trop bien connus. Je puis même dire que j'ai eu une grande part dans l'abjuration de Henry IV. L'excommunication de Grégoire XIV ne m'a point effrayé, parce que j'étais sûr de gagner une âme au ciel, et un bon souverain à ma patrie. Et lorsque Clément VII, cédant aux sollicitations de mes amis, d'Ossat et Duperron, accorda l'absolution à notre roi bien-aimé, j'ai béni la Providence

de la faveur qu'elle octroyait à la France par l'entremise du divin pontife. Mais la jalousie du duc de Mercœur a grandi de tous ses succès. Furieux du triomphe de la cause que j'avais soutenue, il essaya de se faire passer ici comme l'héritier des anciens ducs, complota avec Philippe II, et refusa l'allégeance au roi Henry. Cependant il me craint et, n'osant m'attaquer ouvertement, se déguise pour m'attendre avec des assassins au coin d'un bois.....

—Quoi ! dit Jean surpris, c'était...

—Chut ! n'avancons rien sans preuve ; l'Eglise le défend et moi-même, emporté par la colère, j'ai failli pécher. Au surplus, demain, le doute ne sera plus permis. Mais, pour terminer, vous êtes informé de la haine qui anime le duc de Mercœur contre notre maison.

—Cette haine, je la méprise ! s'écria vivement le jeune homme.

De la Roche branla la tête d'un air sombre.

—Le duc est puissant, dit-il ensuite, trop puissant !

—Le crédit du roi, hasarda l'écuyer....

—Le crédit du roi est sans influence sur les fanatiques, et, je vous l'avoue, j'appréhende fort que, malgré le traité de Vervins, l'édit de Nantes du 13 avril dernier, édit qui assure aux huguenots égalité de charges, d'honneurs et de dignités avec les catholiques, ne soit mal vu par la cour de Rome et ne pousse la France dans de nouvelles guerres religieuses. Enfin!...

Et le marquis passa sur son front sa large main que sillonnait une cicatrice.

—Enfin, reprit-il, j'ai les lettres patentes qui me confirment dans la charge de lieutenant-général du Canada. Dans huit jours, nous partirons pour cette terre vierge, et Laure entrera au couvent de Blois où elle attendra patiemment le retour de son fiancé. Si je succombe, vous la protégerez, n'est-ce pas, Jean ?

—Oh ! s'écria le jeune homme avec chaleur.

11.

LAURE DE KERSKOËN.

Il était midi. Assise dans une vaste chaire sculptée, Laure de Kerskoën, châtelaine de Vornadeck, feuilletait son beau missel imprimé sur parchemin enluminé de miniatures d'après l'art bysantin et enrichi d'une brillante couverture ayant des fermoirs d'or ciselé, avec l'améthyste orientale au centre, enchâssée dans une plaque d'argent selon l'usage de Saint Eloi, orfèvre du roi Dagobert. L'impression, les vignettes, la reliure, l'ornementation de ce missel étaient autant de chefs-d'œuvres. Laure de Kerskoën châtelaine de Vornadeck avait l'âge des illusions, dix-sept printemps. C'était un bouton de rose près de fendre la capsule qui jalouse la richesse de ses couleurs, la suavité de ses parfums. Rien de joli et de mutin à la fois, comme son visage, où la témérité et la douceur harmoniaient leurs traits. A la voir, on aimait cette longue coiffure de bougran terminée en pointe et garnie de dentelles que la coquetterie d'alors avait mise à la mode. En même temps on admirait la vivacité de ses yeux, la courbe de sa bouche, le velouté de ses joues vermeilles et la gracieuseté de son cou dont la blancheur d'albâtre ressortait vivement sur le spencer de velours violet qui recélait des trésors de charmes naissants.

Une longue jupe de soie blanche, ballonnée, cachait ses pieds mignons, posés sur un tabouret en tapisserie.

En face de la jeune fille, se tenait sa nourrice, dame Catherine, vieille normande qui, depuis l'enfance de Laure, lui avait tenu lieu de mère, et pour laquelle celle-ci ne professait pas un bien vif respect.

—Dis donc, nourrice, s'écria tout-à-coup la noble demoiselle, en posant le missel sur ses genoux, saurais-tu pas l'heure qu'il est ?

—M'est avis que la douzième heure approche, répliqua Catherine. Car voici sonner le cor, pour relever la garde du château. Bientôt notre bon seigneur de la Roche-Gomard sera céans, avec son aimable écuyer, le sire de Ganay. Je suis sûr que votre cœur soupire après lui. Le vicomte Jean est aussi beau damoiseau qu'intrépide chevalier.

Une petite moue tout-à-fait dédaigneuse monta aux lèvres de Laure, qui reprit au bout d'une minute :

—Parlais-tu pas, ce matin, d'aller visiter la poissonnière qui s'est cassée la jambe ?

—Oui, chère demoiselle, j'irai dès que la grande chaleur sera diminuée.

—J'imagine qu'il vaudrait mieux y aller de suite. Si mon oncle et tuteur rentre, dans l'après-dîner, il ne te sera guères possible de quitter le castel, nourrice.

—De vrai, ma fille, vous raisonnez comme un ange ; je vais prendre une mante et vite porter à cette pauvre Guyonne, les herbages et potions, qu'a prescrits le chirurgien-barbier.

Ce disant, la vieille normande se leva de son siège et sortit.

—Ah ! exclama joyeusement Laure, dès que sa "duègne", comme elle l'appelait, eût laissé retomber la portière de l'appartement. Ah ! je suis donc libre enfin ! quelques minutes de plus et peut-être...Après tout, Catherine est si indulgente pour moi ! elle n'en aurait soufflé mot à monseigneur de la Roche. Il ne tardera moult à revenir et ce Jean de Ganay avec lui...Quel ennui ! Mais aussi elle ne tardera moult à venir, elle viendra avant eux, ma gentille messagère...Quel bonheur !

Bondissant de gaiété, la nièce du marquis courut à une étroite fenêtre, en ogive, garnie de vitreaux colorés, et souleva le châssis inférieur. Un amoureux rayon de soleil l'enveloppa sur le champ dans les ondes de sa lumière éclatante, et s'étendit follement sur le parquet.

La chambre de Laure de Kerskoën était une longue pièce quadrangulaire, lambrissée en cœur de chêne noirci par les âges. D'énormes poutres s'entrecroisaient au plafond. Une immense cheminée occupait un des grands côtés ; un lit titanique occupait l'autre côté, vis-à-vis. La cheminée avait un caractère vraiment monumental. Son gigantesque manteau, fouillé par le ciseau d'un sculpteur habile, représentait à sa partie supérieure, la défense d'Orléans par Jeanne d'Arc, et au-dessous, l'écusson des de la Roche, *de sable semé de trèfles d'or, au lion du même, armé et lampassé de gucules*. Deux guirlandes de fleurs d'une ténuité merveilleuse entouraient le cartouche. Suivant la coutume, le lit était précédé d'une estrade et surmonté d'un baldaquin, en étoffe de damas, soutenu par des colonnes torsées. Ailleurs, on remarquait un antique bahut d'ébène, artistement ouvragé en ronde-bosse, et garni aux encoignures de feuilles d'argent, découpées en arabesques ; ailleurs, c'était une bibliothèque, où les œuvres ascétiques se mêlaient aux ouvrages de Christine de Pisan, de Villon, de Charles d'Orléans et de Marot, ailleurs un luth, ailleurs un prie-Dieu. L'aspect de cette chambre, haute, vaste, froide, nue, eût effrayé la plus courageuse de nos petites-maitresses. Mais au seizième

siècle, les grandes dames n'y regardaient pas de si près et l'appartement de Laure de Kerskoën passait pour un modèle de luxe délicat et raffiné.

Depuis vingt minutes, Laure de Kerskoën, accoudée à l'entablement de la fenêtre, interrogeait l'étendue de la voûte azurée, en effeuillant les corolles d'une adorable méditation, quand au nord apparut un point noir.

— Adresse ! ma tendre Adresse ! murmura la jeune fille.

Le point grossissait insensiblement, prenait des proportions, des formes sveltes et élancées. C'était une colombe fendait l'atmosphère à tire d'ailes. Elle approche, elle approche ; déjà on peut distinguer son blanc plumage et son col léger que ceint un cercle vert.

— O chère Adresse ! répéta Laure ; c'est bien toi ; je ne m'étais pas trompée !

Comme un pilote habile, reconnaissant le port, après une périlleuse traversée, l'oiseau double d'ardeur dès qu'il aperçoit la délicieuse tête de Laure, encadrée dans l'embrasure de la fenêtre. Il a franchi l'enceinte du castel, plane sur les remparts extérieurs, et ne tardera pas à recevoir le prix de sa course, lorsque, soudain, une détonation se fait entendre, et la demoiselle de Kerskoën pâlit, puis pousse un cri perçant. Toutefois, bientôt, elle recouvre tout son sang-froid. Alors, elle projette son corps en dehors de la croisée, et voit le volatile, battant des ailes, désespérément, accroché aux rainures d'une moulure, à quelques pieds au-dessous d'elle. Au bas, sur le mur de ronde, des arquebusiers rient à gorge déployée et félicitent l'un de leurs *compains*, dont l'arme meurtrière a blessé l'innocente créature. Ravi de sa dextérité, le soldat rit plus fort que les autres. Mais à la vue de la nièce de leur seigneur et maître, les arquebusiers se taisent et s'éloignent. La jeune châtelaine peut alors, sans crainte d'être surprise, se baisser d'avantage, allonger le bras, saisir l'infortunée colombe. Elle le prend doucement, l'attire à elle, et retourne à son fauteuil.

L'oiseau avait la cuisse cassée. Laure ne put retenir ses larmes.

— Pauvre chérie, dit-elle, d'une voix entrecoupée, elle ne guérira jamais....

Pourtant, elle lava la plaie avec soin, retira des chairs meurtries le duvet sanglant qui les souillait, et, après s'être assurée que le plomb n'avait fait qu'écorcher quelques tendons secondaires, enleva au cou de la colombe, un ruban vert, et la porta douillettement sur son lit.

— Notre Dame de Bon-Secours, disait-elle, ayez pitié de ma mignonette Adresse ! Je brûlerai en votre honneur quatre gros cierges de cire parfumée, et donnerai une belle nappe de toile de Flandres pour votre autel, si me la conservez en vie et santé, sans quoi, ferai occire le scélérat d'arquebusier qui lui aura baillé la mort !

Cette invocation terminée, Laure de Kerskoën, déroula le ruban qu'elle avait glissé dans son corsage, l'introduisit dans un flacon de bronze pendu à sa ceinture par une chaînette de même métal et l'en retira au bout de cinq secondes. La couleur primitive avait disparu. Il était jaune et marqué de caractères brunâtres.

En un clin d'œil, la jeune fille eut dévoré ces caractères, et tous ses membres frémirent d'épouvante.

A cet instant, le son d'une trompette éveilla les échos du manoir. Laure se précipita à la fenêtre, ses regards se rivèrent sur l'esplanade qui longeait le pont levis de l'entrée principale.

— Le marquis de la Roche et Jean de Ganay ! fit-elle avec effroi... Sainte Vierge ! Bertrand est perdu !

(La suite au prochain numéro.)

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS.

Un de ces derniers soirs, suivant l'habitude des Parisien-nés qui ne regardent pas comme insupportable le séjour de la ville en été, j'étais allé m'asseoir en plein air sur les chaises du boulevard de Gand, lesquelles ne coûtent pas plus cher qu'à l'église, et rapportent de meilleurs profits à leurs propriétaires.

C'est toujours là le rendez-vous de ce qu'on nomme le beau monde, quoique les ruisseaux voisins, la poussière continuelle, les regards moqueurs des passants et la présence de certains cachemires équivoques semblent conspirer pour faire abandonner cette promenade, comme celle qu'on avait mise à la mode sur le Pont-des-Arts, et qui causa dans l'intervalle d'une belle saison autant de rhumes qu'aurait pu faire l'hiver le plus froid et le plus humide ; la fraîcheur y était pourtant délicieuse, et les parfums des orangers, des myrthes et des lauriers-roses valaient bien ceux qui s'exhalent des cuisines du Café de Paris.

Tels furent les souvenirs qui m'occupèrent d'abord, et dont je fis part à mon ami le docteur C...., que j'avais emmené avec moi pour ne pas rester muet, et pour employer le temps à une conversation mieux remplie des choses d'autrefois que de celles d'aujourd'hui.

Le docteur C...., mon contemporain, a la mémoire bien fournie d'anecdotes et le jugement fort sain, grâce aux leçons de l'expérience, ce grand maître qui nous instruit tous deux depuis trois quarts de siècle ; le docteur C.... est en outre un de ces philosophes ingénieux et perspicaces capables de découvrir la source et le germe des événements, dans les ténèbres les plus profondes et les plus cachées ; il ne voit jamais se produire un fait sans rechercher les causes qui l'ont enfanté ; et s'il s'était voué aux étymologies de la langue française, il eût surpassé Ménage et Leduchat.

Ce soir-là nous nous entretenions sur la question du duel, qui a beaucoup perdu de son intérêt et de son actualité ; car on ne se bat plus à *propos de bottes*, expression triviale qui vient de ce que les querelles naguère commençaient par là, quand on marchait sur le pied de quelqu'un avec intention ou par mégarde.

Nous examinions pourquoi le duel, encore si fréquent et si acharné à l'époque de la révolution, devenait de plus en plus rare, par un effet du bon sens public plutôt que par une vigoureuse intervention des lois.

Chacun de nous faisait valoir une opinion différente, tirée du caractère de la présente génération, et nous nous accordions l'un et l'autre à penser que le moment n'était pas loin où le duel disparaîtrait de nos mœurs, de même que l'épée ne figurait plus dans la toilette nécessaire du galant homme.

—Eh ! je crois que la défense de porter l'épée, dit mon ami, n'a pas peu contribué à rendre les occasions de duel infiniment moins faciles. Dans notre jeunesse une discussion si animée qu'elle fût, ne dégénérait pas en voies de fait ; mais les brettes ne tardaient guère à sortir du fourreau.

—La police a prudemment agi en supprimant cet appareil de guerre au milieu de la paix, repris-je en envisageant la question sous le point de vue militaire : l'homme livré à lui-même et à ses passions est un grand enfant qu'on ne doit pas laisser jouer avec des armes offensives ; c'est déjà trop de ses deux mains pour faire le mal.

—Est-ce à dire que les coups de poing ont remplacé les coups d'épée ? Je ne le crois pas pour l'honneur du prochain ; mais on a, ce me semble, remonté aux causes pour atteindre les effets. De là, cette sage défense de porter l'épée en habit de ville.

—Je pourrais citer vingt circonstances où, faute d'une épée au côté, les duels les plus tragiques n'eussent pas eu lieu. Voici ce qui m'arriva en 1787 : Je me rendais un soir à l'Athénée, en suivant ce même boulevard, aussi bien éclairé par la lune alors que maintenant par ces lampadaires (il est vrai que la lune ne s'allume pas régulièrement comme le gaz hydrogène). J'avais hâte de parvenir à ma destination toute littéraire ; quoique j'eusse l'épée battant sur mes mollets, je marchais à grands pas, sans remarquer les gens qui passaient près de moi. Un de ces individus, soit distraction, soit maladresse, m'effleura en courant dans une direction opposée à la mienne, et les poignées de nos deux épées se rencontrèrent si juste, qu'elles s'engagèrent l'une avec l'autre, et sortirent du fourreau à la fois pour aller tomber de compagnie dans un tas de boue qui les empêcha de s'ébrêcher. "Morbleu ! s'écria l'auteur de ce léger accident, ces épées éprouvent le désir de faire plus ample connaissance, et nous serions indignes de les porter d'avantage, si nous leur refusions cette satisfaction.—Ce serait partie de plaisir, dis-je en riant ; mais je ne veux pas perdre l'exorde d'un discours sur le duel, qu'on va prononcer à l'Athénée.—Eh bien ! monsieur, répartit ce batteur de fer qui avait ramassé les deux épées, je vous désarme, puisque vous vous avouez vaincu.—Rendez-moi mon épée ! répliquai-je irrité d'une semblable plaisanterie, à l'idée de paraître à l'Athénée avec un fourreau vide à la ceinture ; je vous donnerai de la pointe, si vous n'aimez mieux avoir du plat.—Eloignons-nous un peu, dit le plaisant ; sous ce réverbère, nos épées verront à quel endroit s'adresser ; et si nous nous tuons, du moins nous ne nous éborgnerons pas." A la première botte, je fis sauter l'épée de mon adversaire, et je lui permis de la reprendre, en l'avertissant de ne plus s'exposer à trouver un ennemi moins généreux que moi. Mon plaisant, un peu confus, me remercia, et m'apprit qu'il débarquait de sa province pour être commis, et qu'il portait l'épée pour la première fois, afin, disait-il, de se donner des airs de gentilhomme.

—A coup sûr, ce ridicule duel n'eut pas d'autre origine que la rencontre des deux épées, objecta le docteur C.... ; mais je crois aussi que le boulevard n'était pas si bien éclairé que vous le dites. La lune, en dépit de la chanson, ne répand qu'une lumière faible et trompeuse ; votre homme vous aura confondu avec l'ombre d'un arbre, et certainement il ne vous eût pas heurté comme il l'a fait, si le boulevard avait été illuminé par le gaz, ou même par de modestes lanternes. Cette partie du boulevard était, en 1787, plus sombre et plus déserte que la Place-Royale du temps de Bouteville et de ses duels fameux.

—Vous avez raison, le progrès des lumières dans Paris est visible la nuit non moins que le jour, et le préfet empêchera bien des duels en multipliant les becs de gaz dans les rues de la capitale et surtout dans les promenades publiques. En 1775, je traversais un soir le boulevard des Italiens, qui n'était ni dallé, ni balayé, ni pavé, comme l'ont fait depuis des ordonnances de Louis XVI ; les maisons qui s'y trouvaient çà et là, entourées de jardins et de terrains vagues, n'avaient pour habitants que de pauvres gens qui n'eussent pas eu le moyen d'alimenter un réverbère à leur porte. Plus je m'embourbais dans les fondrières qui rendaient ce chemin presque inabordable aux voitures, plus je jurais entre mes dents contre l'obscurité qui ne me permettait pas de savoir où je posais le pied. Tout à coup je fus violemment repoussé en arrière par un choc inattendu, et mon chapeau tomba dans les efforts que je fis pour ne pas tomber moi-même. Avant de le ramasser à tâtons, je me raffermis sur mes jambes et

j'éclatai en malédictions contre le quidam qui m'avait failli jeter dans un fossé plein d'eau croupie où je repêchai mon chapeau ; on me répondit d'abord par des murmures, mais ma colère s'augmentant du silence de l'inconnu, celui-ci s'emporta bientôt à mon exemple. " Allez au diable ! s'écria-t-il d'une voix altérée ; si vous aviez l'épée au côté, vous sauriez ce que vaut une parole trop prompte. — Montrez-moi la vôtre pour voir la mienne ? répartis-je aigrement en lui mettant la main sur le bras ; nous serons plus à l'aise là-bas sous la lanterne du commissaire." Nous y allâmes, déterminés à ne pas nous en tenir à des injures rapidement échangées, sans savoir l'un et l'autre si nous avions quelques rapports de position sociale, outre l'épée que nous portions tous deux par autorité de la mode ; j'étais surtout monté au plus haut degré d'exaspération, à cause de la perte de mon chapeau qui n'était plus en état de coiffer un homme ayant une épée au côté ; mais quels furent mon étonnement et ma confusion en reconnaissant, dans le belliqueux champion que je traînais après moi, mon perruquier armé de ses peignes et de ses rasoirs !

— Il résulte de cette anecdote que quantité de duels sont nés de l'absence de lumières, au propre comme au figuré, dit le docteur qui m'avait écouté avec attention ; mais je prétends que le nettoyage des rues et les soins apportés à leur embellissement par nos édiles ne sont pas étrangers à la diminution des duels. Ainsi, vous seriez-vous tant ému, si votre chapeau était tombé sur ces beaux trottoirs d'asphalte à peine couverts de poussière, au lieu de s'enfoncer dans un borbier ? Peut-être étiez-vous attendu chez une dame qui vous eût mal reçu crotté et nu-tête comme vous vous trouvâtes par la négligence du lieutenant de police qui ne faisait pas éclairer les boulevards ? Peut-être manquâtes-vous l'heure et l'occasion d'une bonne fortune ? Ce sont là des motifs de duel assez plausibles.

— Ces motifs se présentèrent une autre fois sur ce boulevard, et presque à cette même place : c'était en 1797 ou environ ; je devais, à la condamnation de trois ou quatre parents par le Tribunal révolutionnaire, l'honneur d'être invité au bal des *Victimes*. Tout Paris, comme vous le savez, allait danser à ce bal qui succédait à la guillotine, et chacun se glorifiait d'avoir eu à souffrir de la Terreur dans les personnes de sa famille. J'avais déjà rencontré dans cette réunion très brillante et très gaie, nonobstant son prétexte lugubre, une charmante *victime* que je me promettais de retrouver ailleurs que sur les degrés de l'échafaud. Je sortis de chez moi avec l'espoir d'y rentrer en conquérant ; j'étais entièrement vêtu de noir, sauf les broderies de cyprès qui ressemblaient aux palmes des académiciens. Je marchais sur la pointe du pied avec une extrême précaution, de peur de ternir mes souliers cirés à l'œuf, car le cirage anglais qui a conduit M. Hume à la Chambre des Communes n'était pas encore inventé. Les allées du boulevard avaient été séchées par le hâle du jour et ne présentaient d'autres traces de boue que l'écoulement des eaux ménagères le long des maisons et des étables ; il était donc à présumer que mes souliers et mes pantalons collants seraient préservés de tout accident. Mais un officier, qui revenait à moitié ivre d'un repas de corps où les fumées du vin lui avaient obscurci la vue, s'approcha de moi en zigzag et m'éclaboussa des pieds à la tête, en m'écrasant les deux orteils et en effaçant le lustre de ma chaussure. Nous convînmes de nos faits pour le lendemain, et, en attendant que j'allasse mettre ma vie à la merci de ce brutal, je fus forcé de retourner à mon domicile pour changer de toilette ; mais au bout de plus d'une heure, quand j'eus réparé ma mésaventure et que je parus au bal des *Victimes*, je m'aperçus que la mienne avait choisi un autre consolateur, et que j'étais impitoyablement mis hors la loi amoureuse. . . .

Je fus interrompu dans mon récit par les excuses qu'un jeune homme adres-

sait à un vieillard dont il avait touché le pied dans la foule, et ce qui eut été un sujet de duel, quarante ans auparavant, se termina par un salut réciproque, à la suite duquel les deux promeneurs continuèrent leur route tranquillement.

—Vous le voyez, me dit le docteur C...., il n'y a plus de duel possible sur ces boulevards où l'on voit clair la nuit comme en plein jour, et où l'on foule une surface aussi unie qu'un parquet. L'administration de la ville a fait plus que les édits des rois et les arrêts des tribunaux.

—Oui, mais n'oublions pas que personne ici ne se promène avec l'épée au côté, excepté les soldats.

—Si j'en portais une, j'irais marcher sur le pied de ces fumeurs qui nous infectent de tabac.

—Ils vous ôteraient leur chapeau et iraient faire cirer leurs bottes. Petites causes, grands effets.

BIBLIOPHILE JACOB.

Souvenir.

Pourquoi le souvenir vient-il chaque seconde
M'oppresser comme un lourd fardeau ?
J'ai pourtant secoué bien loin dans le vieux monde
Les plis poudreux de mon manteau.

J'avais cru qu'on pouvait briser les caractères
D'un passé de joie et de pleurs ;
Qu'on pouvait rejeter comme un flot de poussières
L'enfance, ses rêves, ses fleurs ;

Que l'enfant qui folâtre aux genoux de sa mère
Et se promène à l'abandon
Dans les sentiers touffus où l'ombre est tutélaire,
N'avait ni parfum, ni rayon.

L'existence remplie était pour moi le vase
Où la liqueur bout et se tord :
Mais alors, j'ignorais qu'au fond était la vase
Que l'écume mouillait le bord.

S'agiter avec force au cercle humanitaire,
Inscrire en traits de feu son nom,
Enlacer dans son vol un ange de la terre....
C'était mon but, mon horizon.

J'ai cherché le bonheur et n'ai vu qu'ombres vaines
Partout où j'ai passé, dormi,
Dans les bruits de la foule, en mes courses lointaines
Près d'une femme ou d'un ami.

Tout n'est que vanité ; le bonheur est cette ombre
Que l'homme veut saisir au mur ;
Et le feuillet ouvert où nous lisons est sombre
Comme un nuage au ciel obscur.

Que j'ai rencontré de vieillards au front chauve,
De poètes au cœur brisé,
De femmes sans amour, d'êtres au regard fauve,
Au front saignant, au flanc percé !

Le monde fut pour eux un large cimetière,
Où disparaissent sans retour
Jeunesse, enivremens, souvenir et prière,
Illusoire beauté d'un jour.

Il ne leur restait plus qu'une seule croyance
Pour dérider leur front terni :
C'était le chant lointain qui berça leur enfance
D'un charme pieux, infini.

Celle qu'a maculée la délirante orgie,
Celle qui rôde au carrefour,
A pleuré bien souvent quant sa lèvre rougie
Rappelait son premier amour.

C'est qu'un premier amour est l'enfance riieuse ;
L'âge où notre œil est pur et bleu,
Où la pensée est chaste, où la voix est joyeuse,
Où l'on dort dans le sein de Dieu.

Le bonheur, ô mon Dieu ! c'est donc l'enfance blonde,
Où souvent moi je l'ai cherché !
Et je rappelle encore aux limites du monde,
Le bonheur ! ma main l'a touché !

(Ohio, Mount Vernon.)

J. GENTIL.



Le Lapin et le Collet.

FABLE.

Sur l'air des Girondins.

Un lapin heureux d'être père,
A ses fils, encor tous petits
Dit un jour : " Quel destin prospère
J'entrevois pour vos appétits !...
—Nourris dans la prairie,
De thym, d'herbe fleurie,
Chauffés par le soleil, vous pourrez à l'envi
Célébrer ses rayons et jouir de la vie !"

Un collet mis dans la pâture
Du lapin étrangla la voix.....
Et sa pauvre progéniture
Sans appui, mourut dans le bois !....
Souvent l'espoir nous leurre
Au seuil de sa demeure,
De la félicité chacun voit la lueur,
Mais ce follet, hélas ! c'est.... notre dernière heure.

F. VOGELI.

LA CAPITALE DE LA TRAGÉDIE.

Le postillon retint ses chevaux et la diligence s'arrêta.

Haletants, blanchis par la poussière, couverts de sueur, les voyageurs sautèrent pélemêle sur un diable de pavé pointu comme un œuf et tailladé en forme de bouchon de carafe,—le pavé des cités du Midi, pour tout dire en un mot.

Le conducteur consulta sa montre,—une vraie bassinoire en argent terni, accrochée à un cordon de cheveux d'un blond tirant notoirement sur l'écarlate, ce qu'on est convenu d'appeler *blond Rubens*, lorsqu'on veut être poli avec les dames rousses.

—Messieurs les voyageurs, dit l'homme vêtu de drap bleu et galonné d'argent faux, il est deux heures et le quart ; à trois heures précises nous nous remettons en route.

On était alors au beau milieu du mois d'août 1848 ; il soufflait une chaleur à faire entrer les vitres en fusion ; pas un nuage dans le ciel, pas un brin d'air ; le soleil semblait s'être incendié lui-même. Altérés à la façon d'une caravane, les voyageurs se précipitèrent dans le café le plus voisin. Le frontispice de cet établissement était décoré de l'enseignement que voici :

AU RÉCIT DE THÉRAMÈNE.

Jupiter Cruchot, limonadier.

—Garçon ! m'écriai-je d'une voix étranglée par la soif, un grog, je vous prie.

Le garçon, qui était une fille, me considéra d'un air hébété. Evidemment, je lui parlais allemand, syriaque ou tartare mantchoux.

—Un grog, ajoutai-je, se compose de rhum, de sucre, de citron et d'eau glacée,—si l'on peut s'en procurer ; allez, et faites vite.

La fille disparut ; quelques secondes écoulées, le chef de l'établissement m'apporta lui-même un petit plateau qu'il posa devant moi, en disant d'une voix solennelle et en faisant rouler les *r* :

—Le sucre demandé, l'eau, le citron, le rhum...
Je vous quitte, seigneur ; on m'attend au Forum.

—Au Forum, repris-je ; et pourquoi faire ?

—Je cours, puisqu'aussi bien vous voulez qu'on s'explique.
Veiller aux intérêts de la chose publique.

Et il s'éloigna gravement ; car si sa voix était solennelle, sa démarche était plus solennelle encore.

Un peu surpris, j'en conviens, je demandai un cigare ; on n'avait point de cigare *au Récit de Théràmène*, et je me mis en quête d'un bureau de tabac. Je le rencontrai dans une boutique dont je reproduis l'enseigne :

AU SONGE D'ATHALIE.

Oreste Vidal, épiciier.

J'entrai ; et m'adressant au sieur Oreste Vidal en personne, je le priai de me donner des *Londrès*. L'épiciier fit une moue significative et me tendit une boîte remplie de cigares d'un aspect complètement désagréable.

—Ca ? des *Londrès* ? m'écriai-je ; des cigares à un sou... et encore !

Alors l'épiciier d'une voix majestueuse et en faisant, lui aussi, rouler les *r* de la plus terrible façon :

—Les *Londrès* ne sont pas ce qu'un vain peuple pense !
Notre crédulité fait toute leur puissance !

— Où suis-je ? me demandai-je, lorsque j'eus fait ma provision ; quelle est cette ville ; pourquoi les naturels s'expriment-ils en vers de douze pieds ? et cent autres points interrogatifs auxquels je n'eus pas la satisfaction d'accrocher une réponse concluante.

Mais je n'étais pas à la fin de mes étonnements et de mes surprises. J'avais besoin, d'une paire de gants ; j'avisai une marchande de modes qui tenait cet article, assez rare en province. Elle se nommait *Phèdre Poupelin* ; et je lus sur son enseigne :

AUX IMPRÉCATIONS D'EMILIE.

Je rencontrai successivement sur mes pas les rues *Polyeucte*, *Agnès de Méranie*, *Lucrece*, *Nicomède*, le pont *Cinna*, le cours des *Templiers* et l'impasse *Abufar*.

Les hasards de ma course me ramenèrent devant l'hôtel où relayait la diligence. Je suppose qu'il existe encore ; en ce temps-là on lisait sur la façade peinte en blanc les mots suivants tracés en lettres noires d'une taille démesurée :

AU SONGE DE LUCRÈCE.

Arbate Raisin, loge à pied et à cheval.

Une noce dînait dans les salons du premier étage, au milieu d'un effroyable cliquetis de cristal et de faïence. Tout à coup, le silence se fit, et le garçon d'honneur entonna d'une voix de ténor assez fraîche :

De myrtes et de lis
Et de roses vermeilles,
En l'honneur de Cypris
Emplissons nos corbeilles,
Chantons Vénus !
Fêtons Bacchus !

Cependant M. Arbate Raisin allait et venait, donnant des ordres, préparant le café, stimulant le zèle de ses nombreuses servantes. Vaincu par la chaleur, un petit marmiton s'était endormi. M. Arbate Raisin lui détacha un coup de pied dans le dos en s'écriant :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille !

— Monsieur l'hôte, demandais-je à cet homme, ai-je assez de temps pour visiter cette jolie promenade que j'aperçois à main droite ?

Et il me répondit :

— Mais n'allez pas plus loin qu'au bout de cette allée, Seigneur ; la diligence est bientôt attelée.

Cinq minutes après, le cornet à piston du conducteur donnait le signal du départ ; en deux bonds, je m'assis auprès de lui sur la banquette de la voiture.

— Conducteur, lui dis-je, comment appelez-vous cette petite ville qui ne ressemble à aucune de celles que j'ai parcourues ?

— C'est Vienne, patrie de Ponsard, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère et capitale de la Tragédie.

Et nous roulâmes vers Avignon.

ALBÉRIC SECOND.

(*La Corbeille.*)



LA SITUATION EUROPEENNE. (*)

Guernesey, 5 Janvier, 1854.

Je ne suis pas fataliste ; mais, en vérité, je me surprends à penser que la destinée a des décrets immuables. Quand on voit le Meurtre, l'Usurpation, la Faiblesse et la Lâcheté assis en ce moment sur tous les trônes d'Europe, peut-on s'empêcher de ne pas considérer comme un coup du sort le cataclysme qui nous heurte ! Où sommes-nous ? où marchons-nous ?—Ah ! je vous le dirai, nous sommes sur un cratère, nous tournoyons, tournoyons pour tomber dans les entrailles du volcan. Que va-t-il se passer ? L'homme de Ste. Hélène aurait-il prophétisé juste ? Le vieux continent serait-il menacé de l'invasion cosaque ?—Je le crains. Tout ici est en décomposition. Une grande crise se prépare. Division, inimitié, haine, sont en tout, partout—aussi bien entre les gouvernants qu'entre les gouvernés.—Entente, solidarité, réciprocité sont de vains mots. La Turquie, déjà blessée au flanc, se débat sous le genou de son formidable adversaire. Muette et soucieuse, l'Autriche jalouse la Russie. Napoléon cherche une solution au grand problème du *statu quo*, et conspire sournoisement contre l'Angleterre. A Saint James on ne sait où donner de la tête ; enfin la Hongrie, la Pologne et l'Italie semblent compter leurs blessures.

Pendant ce temps, Nicolas redouble d'audace, d'impudeur. Narguant les couards qui le laissent agir, il poursuit ses envahissements vers Constantinople. Et on souffrira qu'il démembre l'empire ottoman, pourvu qu'il respecte les colonies de la Grande-Bretagne et reconnaisse le titre d'empereur dont Bonaparte a doublé ses forfaits. Après s'être accomplis dans l'ombre, les infamies s'accomplissent au grand soleil. Dans les mains du czar, les cabinets européens sont autant de marionnettes qu'il fait danser à sa fantaisie. Ou je me trompe fort, ou il a avec chacun d'eux un traité secret dont il use pour les jouer tous à la fois. Que font donc les fameuses flottes anglaise et française dans les parages de la mer Noire ? Qu'attendent-elles, si elles ont pour mission de protéger la Porte ! Bien plutôt je serais porté à croire qu'elles sont là afin de barrer le passage aux secours que des populations plus loyales voudraient envoyer au sultan. N'est-ce pas à l'instigation de nos ambassadeurs qu'il a été décidé que les exilés qui offriraient leurs services à la Turquie ne pourraient combattre que sur le sol asiatique ? Ne sont-ce pas ces mêmes ambassadeurs qui ont endormi les musulmans dans un état de fausse sécurité ?

Je conviens qu'au début de la lutte, ils espéraient un arrangement à l'amiable. Mais est-ce qu'ils peuvent y songer maintenant ? Est-ce que le colosse du Nord se retirera avant d'avoir étouffé la malheureuse Turquie dans ses bras ? Est-ce qu'il s'endormira ensuite sur ses lauriers sanglants ?—Le supposer serait niaiserie. Non, non ; vous le verrez, repasser le Danube, remonter la Méditerranée, envahir tour à tour les petites principautés allemandes, et peut-être—qui sait ?—arriver jusqu'aux portes de Paris et Londres. Cette gigantesque invasion n'est pas aussi improbable qu'on se l'imagine. Fatigués, épuisés, harassés, les peuples sont sans vigueur. Ils n'ont foi, ni dans leurs chefs, ni dans leur courage ! Ils crient famine !—Oui, la Misère coule de cités en villages, de villages en hameaux, de hameaux en fermes. Non seulement le pain, mais tous les objets de consommation, sont d'une cherté qui ne cesse d'augmenter. Blé, vin, pommes de terre, tout fait défaut. L'hiver est extrêmement rigoureux. Depuis dix ans le thermomètre n'est pas descendu aussi bas que dans le mois dernier. Les grandes routes de France, de Belgique, d'Italie, fourmillent de bandes de mendiants, qui assaillent les voyageurs, forcent les maisons, et incendient les bâtiments isolés. Les journaux que nous recevons, sont remplis de tableaux effrayants ; et la calamité publique paraît prendre chaque jour des proportions plus hideuses. Qu'augurer de ces pronostics ? C'est en vain que je voudrais m'illusionner : des nuages précurseurs d'une violente tempête couvrent l'horizon. Seule, une insurrection en masse du parti républicain pourrait nous sauver, parce que le parti républicain n'a pas de nationalité, qu'il recrute ses forces, dans tous les coins du globe, et qu'il forme un tout compact, visant à un but commun,—la Liberté ! travaillant à une œuvre commune,—l'amélioration de l'espèce humaine !

AUGER DELBREAU.

(*) Nous ne nous rendons pas solidaire des opinions de notre correspondant. (Note Editoriale.)

MORT DE CHARLES DUC DE BOURBON,

ET SAC DE ROME EN 1529.

Il y eut tout plein de rares accidents en
notre bataille. MONTAIGNE.

AVERTISSEMENT.

Depuis plusieurs mois, je m'occupais de recherches historiques sur les "gestes et faits" de Charles duc de Bourbon, lorsque, par un bonheur inespéré, un délicieux roman anglais—intitulé *Le roi et la comtesse*, (1)—me tomba entre les mains.

Cet ouvrage dont les héros sont, entr'autres, François Ier et le grand Connétable de France, m'offrit une mine aussi agréable à exploiter que riche en matériaux : elle semblait la consécration du précepte d'Horace, *utile dulci*. Aussi, y puisai-je avec avidité et trouvais sur les hauts personnages du XVI^e siècle des documents d'une importance capitale. Mon intention primitive était de donner—tôt ou tard—naissance à une biographie du duc de Bourbon ; mais je renonce aujourd'hui, en toute humilité, à ce dessein, car ma narration ne serait qu'un trop pâle reflet de celle que j'ai sous les yeux, celle-ci fût elle-même dépouillée des charmes prismatiques du roman.

L'original, étalé devant moi, n'ayant pas, que je le sache, encore été traduit en notre langue, je me permettrai, pourtant, de livrer à la publicité un timide pastiche de son dernier chapitre, où sont relatés les moments suprêmes du général qui joua un rôle si éminent aux cours de France et d'Espagne.

Avant d'entrer en matière, je demande au lecteur la faculté d'un préambule, moins pour rafraîchir sa mémoire que pour l'explication de la mise en scène.

Louise, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, s'étant, sur le retour de l'âge, affolée du séduisant Charles de Bourbon, lui fit demander sa main par l'entremise de la reine Claude, épouse du roi. Le connétable, qui brûlait d'un autre amour, rejeta poliment les royales avances. Louise alors, blessée dans ses affections et sa vanité de femme, lui intenta un procès inique, afin de lui arracher toutes ses prérogatives, possessions et privautés.

Telle était la teneur de l'acte d'accusation :

" Sa grâce sérénissime Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, comme représentant de la ligne mâle de Bourbon, réclame les titres, dignités, terres et revenus, appartenant à feu Louis, duc de Bourbon, maintenant en la possession et jouissance de Charles de Bourbon, seigneur connétable, par le droit de sa femme, Suzanne, fille unique et héritière dudit Louis ; et aussi, comme successeur unique de la branche féminine de Bourbon, par droit de lignée. "

La cause, portée devant la Haute-Cour judiciaire de France qui tenait ses séances en la grand'salle de la Table de Marbre, fut jugée et l'arrêt rendu en faveur de la duchesse d'Angoulême, "*l'héritière légitime de feu Louis duc de Bourbon.*"

Le chancelier Duprat, l'âme damnée de la reine mère, prononça le verdict.

" Charles donc, dit un chroniqueur, oyant l'odieuse accusation brassée contre lui, entra en tel désespoir de l'issue d'icelle qu'il traicta avec l'empereur, par l'entremise d'Adrian de Crouï... Ceci se passait en l'an de grâce MDXXII. "

Dès lors le Connétable, oubliant son devoir, passa au service de Charles-Quint, et tourna contre sa patrie l'épée qu'il avait si glorieusement tirée pour sa défense. Après la mémorable bataille de Pavie, où François Ier fut fait prisonnier par les impériaux, le 24 février 1525, (2) Bourbon accompagna son ancien suzerain en Espagne :—non pour veiller à ses in-

(1) *The King and the Countess*, par FULLON, London, 1849.

(2) " Courant, cercant, traçant en victoire formée
" Le roi François puyant, fust prins la main armée,
" Non point à fer de lance, car à piet s'estait mis,
" Mais cargiet par vaillance d'aucuns ses ennemis. "

" Alors fust prins François faisant armes cruelles,
" Par Carles de Lannoy, seigneur de Senezelles,
" Establis vice-roi pour l'empereur à Naples,
" De vertueux conroy les hauts tiltes notables. "

Extrait des *Chroniques en rimes de plusieurs chosses advenues es païs de France, d'Angleterre, etc.*

térêts, mais afin d'être compris dans le traité de paix qu'il supposait devoir lui concéder Marguerite de Valois pour femme.

Déçu de ses prétentions, il retourna en Italie, avec le dessein de trahir l'empereur, et de s'imposer comme roi aux Italiens. Il réunit ses forces à celles de Philibert de Challon, prince d'Orange,—parjure et félon ainsi que lui-même—et appela en outre à son secours Friendsberg, fameux routier, chef de hordes allemandes. Mais, n'ayant point d'argent pour payer la solde de ses hommes d'armes qui déjà s'étaient mutinés à Milan, (1) il se résolut à les conduire au siège de Rome, en leur promettant le pillage. Il partit aussitôt accompagné de ses troupes, de celles de Friendsberg, du prince d'Orange et d'un de ses écuyers, nommé Esme Noël.

Je laisse à présent la parole au romancier anglais.

RECIT.

Le son perçant de la trompette et le roulement du tambour glacent d'effroi tous les cœurs ; car, en avant, en avant et encore en avant, les mains dégouttantes de sang, marchent le français Bourbon et ses farouches bandes noires.

Après avoir marché toute la nuit, à travers la Campagna, (2) au milieu des ruines éparpillées de l'ancien empire, l'armée de Bourbon fit une courte halte dans un village à une petite distance de Rome. Delà, elle s'avança à rangs serrés, et, protégée par un épais brouillard, qui s'élevait du sol marécageux, ne fut aperçue des remparts que lorsqu'elle n'en était plus qu'à quelques pas. Une flèche décochée par la sentinelle la plus voisine, en atteignant un officier de son état-major avec qui il s'était porté en tête des troupes pour opérer une reconnaissance, annonça au duc qu'ils étaient découverts. (3)

—Ils ont frappé le premier coup, dit Bourbon au prince d'Orange ; vite à l'œuvre ! sans quoi nous perdrons l'avantage d'une surprise. Vous comprenez clairement notre plan d'action ?

—Parfaitement, répliqua le prince. Dépourvus d'artillerie, nous ne pouvons que planter nos échelles d'assaut, et nous frayer de vive force un chemin jusque sur les ramparts. Je conduis la deuxième division qui assaillira le Porto Maggiore, et vous dirigez l'attaque sur ce point.

—Rappelez-vous encore que nos colonnes doivent se rencontrer devant le campodoglio repris Bourbon ; sinon les rues étroites peuvent devenir de plus formidables barrières du Vatican que ces murs. Mais voici Friendsberg qui amène ma colonne ; ainsi adieu !

Le prince agita la main et disparut bientôt.

—J'ai maintenant un devoir à vous imposer, sire Esme Noël, dit Bourbon, à voix basse. Je vais vous l'expliquer en deux mots, car le temps est impropre aux longs discours. Quand la ville sera prise—comme je suis assuré qu'elle le sera—faites embaumer mon corps, et, s'il est possible, procurez-lui la sépulture en France.

—Comment, monseigneur ? dit Esme en changeant de couleur. Vous n'avez pas coutume de parler de la sorte, et je serais alarmé si je ne savais que les plus résolus éprouvent parfois des présages qui n'ont d'autre fondement que la surexcitation du moment. Votre honneur ne peut, j'en suis sûr, songer à prodiguer sa vie comme si elle n'était plus précieuse et ne promettait plus de grands exploits ; et j'espère que vous avez encore de nombreuses années à vivre—non pas comme les dernières que nous avons passées, mais des années de triomphe et de puissance.

—Vous vous trompez, mon ami, répondit Bourbon, avec un triste hochement de tête ; je serais heureux que votre pensée fût vraie, si je n'étais certain que la vie que je suis sur le point de quitter n'a pas été mal employée. Mais à présent, dans ces moments suprêmes,—alors que ses dernières gouttes s'écoulent, je doute—oui, je m'accuse ! Maintenant, je vois que l'épée que j'ai tirée contre mon roi a percé mon pays—le pays pour lequel je devais et j'aurais gaiement tout sacrifié. Mais assez, vous connaissez mon désir et j'ai confiance que vous le satisferez.

—Vous m'affectez, Monseigneur, en dépit de moi-même, d'un pressentiment semblable au vôtre, et je ne sais comment vous répliquer. Je sens pourtant que c'est faiblesse, car vous qui avez échappé aux périls de cent combats, vous ne pouvez avoir aucun sujet réel de supposer que vous ne survivrez pas à celui-ci.

(1) Il avait failli être mis à mort par les rebelles, et n'avait dû son salut qu'à la fuite.

(2) La Campagna ; on appelle ainsi la campagne de Rome, qu'il ne faut pas confondre avec la *Campania* des anciens Romains, c'est-à-dire la Campanie dont la capitale était Capoue.

(3) Je crois devoir rappeler au lecteur que tous ces détails sont de la plus exacte vérité, et conformes aux chroniques du temps.

—Songez, mon ami, repartit Bourbon, avec un mélancolique sourire, à votre Cœur-de-Lion (1) qui traversa sain et sauf les horreurs et boucheries de la croisade, déjoua la perfidie (2) de ses ennemis et les trahisons de son frère parjure, pour mourir de la flèche d'un varlet, devant une bicoque. Est-il plus extraordinaire que je périsse ici? Abstraction même de cette considération, j'ai le sujet réel dont vous parlez—l'assurance positive—que ma dernière heure approche.

—D'où vous vient cette conviction, monseigneur? s'écria Esme, craignant un instant que le malheur et une anxiété incessante n'eussent ébranlé sa raison.

—Du prophète de Milan, (3) répondit Bourbon. Vous avez sans doute oublié qu'il m'apprit que je tomberais sur un rempart ennemi, et que, quand il me cita au jugement, la foudre du ciel lui répondit. Vous êtes incrédule, mais sachez, que la nuit dernière, lorsque nous fîmes notre courte halte, il m'apparut de nouveau, ainsi que l'ombre de César apparut à Brutus, et m'avertit une fois encore que ma destinée s'accomplissait. C'est sur ces lieux,—à la tête de cette colonne, là-bas, au pied de ce mur; et maintenant à l'œuvre!

A peine avaient-ils quitté la place, que le sol fut déchiré par un boulet de canon parti des remparts, alors encombrés de troupes; et, comme la division de Friendsberg arrivait, les batteries ouvrirent un feu croisé. Les pièces étaient mal servies; mais à cette époque, le bruit seul remplissait de terreur, et les impériaux commencèrent à chanceler. En vain Friendsberg les exhorta-t-il; en vain les gourmanda-t-il; ils déclarèrent que la ville devait être régulièrement investie, et que sans l'aide de l'artillerie on ne pourrait l'emporter d'assaut. Imbus de cette persuasion, ils battaient en retraite quand Bourbon les arrêta.

—Quoi! voulez-vous abandonner votre général, s'écria-t-il, ou prétendez-vous conquérir la capitale du monde et ses inappréciables trésors, sans coup férir? Honte à votre lâcheté et infamie éternelle sur vos têtes, si vous reculez encore d'un pas! Moi, du moins, je ne tournerai pas le dos, dussé-je entrer seul dans Rome.

Après ces mots il saisit une échelle et s'élança résolument en avant. Les soldats poussèrent une bruyante acclamation, puis tout le corps le suivit. Les clameurs redoublèrent lorsqu'en approchant plus près, Bourbon s'écria, en indiquant une brèche négligée: « Courage, mes frères! Le ciel lui-même nous montre notre chemin! »

Sautant dans le fossé, il appliqua l'échelle de ses propres mains et fut le premier à monter. Mais son pied, qui l'avait si souvent porté au triomphe, n'était pas destiné à fouler cette fatale brèche. Comme il grimpait, un coup de feu retentit du haut des remparts, le duc reçut la balle en pleine poitrine et tomba étendu à terre. (4)

—C'est fini, dit-il à Esme qui seul avait remarqué sa chute. Couvrez-moi le visage, et à l'assaut! Rome est à nous!

Ce furent ses dernières paroles, et il expira sans un gémissement, sans un soupir—les regards tournés vers le ciel. (5)

(1) Richard *Cœur-de-Lion*, blessé au siège du château de Chalus, dans le Limousin, mourut peu après, le 6 mars 1199.

(2) Jean *Sans-Terre*, frère de Richard, meurtrier d'Arthur de Bretagne, déchira par ses factions le royaume de Cœur-de-Lion, pendant que celui-ci guerroyait en Palestine.

(3) L'auteur anglais, s'appuyant sur la chronique de Robert Macquériau, met en scène, dans un chapitre précédent, un certain Brandané, qui prédit au duc de Bourbon qu'il mourra la première fois qu'il montera à l'assaut.

(4) Les historiens, quoique tous d'accord sur l'espèce d'arme qui donna la mort au duc de Bourbon, sont en contradiction sur l'auteur de cette mort.—Les uns prétendent que le connétable fut tué par un soldat romain, les autres qu'il fut assassiné par un de ses soudards mercenaires.

On sait que le célèbre orfèvre Benvenuto Cellini se vanta, dans son histoire autographe, d'avoir lui-même conduit le grand Connétable « de vie à trépas. » Mais nous ne saurions trop prévenir le lecteur contre cette assertion, qui nous semble un effet de la jactance italienne.

« Benvenuto Cellini rapporte que, pendant le siège de Rome par le Connétable de Bourbon, il se « rendit sur les murs de la ville, au Campo Sancto, avec deux de ses compagnons, dont il cite les « noms, comme lui armés d'arquebuses; qu'ayant dirigé son arme contre un groupe nombreux d'en- « nemis, il ajusta celui qui semblait le plus apparent de la troupe.. Il ajoute que, peu d'instants après, il se « fit un grand mouvement dans l'armée ennemie, et qu'on ne tarda pas à apprendre que Bourbon « avait perdu la vie et qu'il était l'homme qui avait été le point de mire de lui, Cellini, et des siens.

«—VITA DI BENVENUTO CELLINI, SCRITTA DA LUI MEDISIACO.—*Lib. primo. Cap. VII.*—»

Suivant nous ce récit est contrové, quoiqu'Alexandre Dumas l'ait suivi dans son *Ascanio*.

(5) Robert Macquériau raconte ainsi la mort de Charles de Bourbon:

« Le duc disait aux compagnons: « Avant, avant, mes bons amis! ayons ce jourd'huy bon courai- « ge, nous ferons bonne journée, s'il plaist à Dieu. » En disant ces mots s'approcha de la muraille pour « y monter. Et ainsi que le bon seigneur eult le pied levé pour le mettre sur l'eschielle feust frapé d'un « treyet à poldre, au peti ventre du costé gauche, dont du cop mourut, sans jamais parler ung mot, fors « tant seulement qu'il dit: « Ha! Nostre-Dame, je suis mort.» La voix coureut depuis que le coup « n'estait pas venu de la cité, et que l'on lui avait faict par envye. »

—CHRONIQUE DE LA MAISON DE BOURGOINGNE.—*Livre II.*—

D'un coup d'œil, Esme vit que sa carrière était terminée. Le cœur navré de tristesse, il obéit au dernier commandement du grand capitaine, en lui jetant un manteau sur le visage afin que sa mort ne pût être découverte par les soldats. Alors arriva une colonne de lansquenets qui, se ruant vers la brèche, l'entraînèrent avec eux. Friendsberg était déjà sur les murailles, refoulant dans les rues les Romains irresolus et privés de chef, tandis que la fumée du canon et des arquebuses, mêlée à une nuée de flèches, voilait tous les objets et faisait de l'ancienne et vénérable cité la vallée des ombres de la Mort. Esme poussa machinalement en avant. Une horreur profonde désolait son âme à l'audition des hurlements qui s'échappaient des maisons environnantes, car les soldats, enivrés par les obstacles, fondirent, comme des limiers, sur leur proie et commencèrent sur-le-champ les infernales atrocités de ce sac épouvantable et heureusement sans exemple dans l'histoire.(1).....

.....
 (L'auteur quitte ici le ton de l'historien dramatique pour reprendre celui du romancier. Puis il fait monter Esme à cheval avec sa fiancée et le confesseur de celle-ci--le padre Stephano--pour quitter le théâtre du brigandage. Après quelques lignes, il continue ainsi :)

.....De toutes les maisons sortaient des cris : au secours ! des gémissements, des imprécations ! Hommes, femmes et enfants, fous de terreur, fuyaient, çà et là, ne sachant où ils allaient. Les soldats exerçaient en pleines rues leurs incessantes et inexorables scélératesses, et les sons odieux de la violence et du meurtre, le vacarme confus des trompettes et des tambours, unis aux détonations accidentelles, et le cliquetis des armes, aussi bien que le crépitement des flammes qui brûlaient les édifices et dardaient leurs langues avides à travers d'épaisses masses de fumée, semblaient annoncer, comme la main mystique sur la muraille, (2) que les moments de la Ville Eternelle étaient comptés.

Ce ne fut qu'avec difficulté qu'Esme et ses compagnons gagnèrent la brèche et passèrent des remparts croülants dans le fossé. Là il rassembla soudain son cheval, mit pied à terre, et se pencha sur un cadavre.

—Qu'est-ce que ceci, mon fils ? demanda le père Stephano, en remarquant qu'il baisait le mort au front.

—C'est, répliqua Esme, mon ami et maître près de qui je dois revenir, dès que je vous aurai mis en sûreté, afin de veiller à l'accomplissement de son souhait. C'est tout ce qui reste du duc de Bourbon !

—Bourbon ! le conquérant, le héros Bourbon ! exclama le bon prêtre. Le chef de cette armée frénétique—celui qui s'est emparé de cette misérable et infortunée ville, l'homme dont la marche faisait trembler le monde, n'est-il donc plus qu'un amas d'argile ? Hélas ! pour les honneurs humains que ce limon est méprisable ! Hélas ! pour l'ambition humaine quel chétif espace de terre lui servira de tombe ! Mais,

“ SIC TRANSIT GLORIA MUNDI. ”

ÉPILOGUE.

Ainsi se termine le roman *Le roi et la Comtesse*. Le récit de la mort de Charles duc de Bourbon est, comme nous l'avons déjà dit, parfaitement conforme aux narrations que nous ont transmises nos aïeux.

Nous croyons néanmoins ne pas devoir conclure sans ajouter que le duc fut tué dans la matinée du 6 mai 1529.

Il était âgé de 38 ans.

On transporta son corps à Gaëte, dans le royaume de Naples, où il fut inhumé avec cette épitaphe :

AUCTO IMPERIO, GALLO VICTO,
 SUPERATA ITALIA,
 PONTIFICE OBSESSO,
 ROMA CAPTA,
 BORBONIUS HIC JACET.

E. EMILE CHEVALIER

(1) En peignant les détails des effroyables excès commis au sac de Rome, tous les chroniqueurs et les historiens ont chargé leur palette des couleurs les plus sombres.

— Voir les *chroniques* de Macquerau, de Blaise de Montluc, etc.—*L'Histoire d'Italie* par le docteur Léo. *L'Histoire de Friendsberg*, *Le Sac de Rome* par Jacques Buonaparte,—ancêtre de Napoléon Buonaparte.—

(2) Allusion biblique au *Mané, Téké, Pharès*.

MODES.

(Notre correspondance parisienne ne nous étant pas parvenue à temps, nous profitons de l'obligeance de Mme Millet, une de nos plus habiles modistes, pour extraire de ses journaux de modes les détails suivants sur les dernières métamorphoses de la toilette.)

“ Il y a une puissance incontestée dans ce monde, une souveraine qui ne relève de personne, qui force les hommages de tous, qui règne sur les cœurs par le double attrait de la jeunesse et de la beauté, qui a des sujets et des sujettes sous tous les climats, et des esclaves sous toutes les zones ; qui trône à Paris, et de ce centre resplendissant éclaire et subjugué l'univers ; qui étale ses magnificences dans les kans de Damas, dans les bazars de Stamboul, sur les quais de Calcutta ; qui promène ses merveilles au grand champ à Péra, dans les perspectives de Newaki, à Saint-Pétersbourg, dans Broadway, à New-York, comme sur les boulevards de Paris et les squares de Londres ; une puissance dont les arrêts sont sans contrôle et sans appel, qui se rit des prohibitions, des frontières et des douanes, qui, malgré la guerre, pénètre partout, chez les Russes, chez les Turcs, et cette grande puissance, mesdames, qui fait chaque jour le tour du monde, c'est la mode !... ”

“ Cette année, la capricieuse autocrate semble revenir de l'Australie ; elle donne dans un luxe effréné. Les sorties de bal sont brodées d'or ; les chapeaux de plumes d'or, et les robes surpassent en magnificence de tissus et de dessins tout ce qui a été fait de plus beau, de plus somptueux et de plus riche.....La robe que la ville de Lyon vient d'offrir à l'impératrice Eugénie, à l'occasion de sa fête, est de moire antique blanche, si belle, si belle, qu'elle se tient tout debout avec la fierté et l'élégance d'une duchesse. Ses reflets nacrés ondulent comme si un rayon de lune les éclairait. Puis ce sont des gerbes de fleurs variées et mélangées, jetées de distance en distance sur cette moire, pour ainsi dire, argentée, tant elle est veloutée et brillante.

“ Passons aux confections. J'avoue qu'en entrant dans le petit salon réservé à cette partie si importante de la mode, je me suis crue à Bagdad. Il y avait trois sorties de bal tellement éblouissantes d'or, que toutes les splendeurs de l'Orient m'apparurent. L'une était noire, la seconde était rouge et la troisième blanche. Toutes trois étaient brodées de grandes palmes et d'arabesques. Sur la sortie de bal en velours ottoman noir, c'étaient des palmes d'or ; sur le velours ottoman blanc, des palmes en argent, et sur le velours pourpre, des palmes d'or. La doublure de ces trois vêtements, dignes de trois sultanes favorites, était en peluche assortie à la nuance de velours ottoman. A côté de ces riches confections s'épanouissaient modestement deux ravissantes coquetteries. L'une, fraîche, rose, naïve comme une rose de Bengale ; l'autre, tendre, douce, idéale et bleue comme un souvenir. La coquetterie rose était tout simplement un petit manteau de toilette de bal en gros de Tours encadré de cygne blanc. Le souvenir bleu était une pelisse en gros de Tours, également bordé de cygne blanc. Connaissez-vous rien de plus poétique, de plus nuageux et de plus seyant que le cygne ? C'est la jeunesse, c'est la délicatesse de la coquetterie. L'or est bien somptueux et bien nabab sans doute ; mais le cygne, si blanc, si blanc que la neige seule peut rivaliser avec lui, comme il encadre voluptueusement de rondes épaules et des bras mignons !..... ”

“ Les modes d'*Alexandrine* sont de l'inspiration, du génie, et non pas des choses étudiées, comme une sonate. Il n'y a qu'elle pour créer le chapeau suivant : C'est un chapeau, je vous en prévient, un chapeau tendu à plat, comme autrefois, le fond est en velours épinglé bleu, glacé, moiré argent, comme vous voudrez. La passe très renversée en arrière, retombe avec une grâce exquise. Le bavolet est bordé d'une très haute blonde, qui se répète au bord de la passe, où elle voltige en demi-voilette. Deux délicieuses créations de Zacharie sont posées par *Alexandrine* sur ce chapeau avec cette originalité qui la caractérise si bien, qu'il est impossible de trouver des plumes bleues plus poétiques et plus charmantes. Dans l'intérieur de la passe s'épanouit une guirlande adorable, composée de fleurs en filigrane d'argent, des roses de mai en argent, rien que cela, se pavanant dans la blonde, avec un diadème de petites clochettes en argent, à cœur de perles bleu. Je citerai encore un petit chapeau Louis XV en taffetas blanc pouliné, avec nœud de ruban bleu, voltigeant sur la passe. Puis un chapeau groseille et noir, ayant des grelots de velours noir sur une passe de satin cerise ; puis un chapeau de satin rose et de velours noir ; puis un chapeau blanc en bandes de plumes blanches, et volants de blonde, avec plumes de Zacharie. Quant aux coiffures de bal, je ne me souviens que de deux fantaisies : l'une formée de deux traînées de rosaces de blonde, avec transparent rose, et branchage de verdure et touffes de roses épanouies ; l'autre représentant un peigne de ruban bleu lamé d'argent, et de branches en filigrane d'argent et en myosotis de perle bleu, formant, dans la chute du cou, un véritable chignon.

“ Causons des robes de madame Peytel. Cette habile couturière est déménagée, elle a habillé deux boudoirs avec un goût exquis. Ce que c'est que l'habitude et le talent ! Dans ces deux boudoirs se reposent toutes les plus jolies créations de l'intelligente couturière, en attendant qu'elles aillent se fatiguer à la promenade ou au bal. J'en ai vu une en gros de Tours blanc avec volants coupés en foudre. Cette découpe est tout-à-fait nouvelle et produit un zig-zag ravissant. Chaque volant, et il y en a sept, est bordé d'une blonde surmontée de trois galons de satin. Sur le troisième galon voltigent des nœuds papillons en ruban de taffetas blanc, le corsage à pointe a des draperies posées en fichu. A côté de cette délicieuse robe de bal, était une robe de grand dîner en brocard gris perle, broché de fleurs blanches, la jupe avait cinq volants séparés par une grosse ruche à tête, en satin gris représentant comme un second volant ; le corsage montant avec basques plissées, était fermé avec des boutons-camés gris et blanc, les manches, plates du haut, se terminaient sur un gros bouffant, emprisonné dans une ruche de ruban.

“ Les basques plissées remplacent les basques plates, c'est déjà un commencement de décadence, que les basques y prennent garde ! Toutes les robes que j'ai admirées chez madame Peytel étaient à basques plissées. J'ai aperçu aussi, pour la première fois, les manches Duguay-Trouin ; ce sont deux espèces de revers de gantelets en ruban garnis de dentelle, posés dans le haut et dans le bas de la manche. Ah ! j'oubliais la parure de fleurs de la robe à volant-foudre ; elle venait de chez madame Bénard, et elle était digne de la robe. Des roses, de splendides roses si gracieusement montées, qu'elles semblaient être naturelles, décrivaient de longs cordons de fleurs, destinés à décorer la poitrine et à descendre en gros bouquet presque au bas de la ceinture ; la coiffure était un pouff de roses. Madame Bénard fait les pouffs de fleurs comme Alexandrine fait les pouffs de ruban, c'est tout dire. Chaque guirlande a sa poésie, ses sentiments, sa couleur, le talent de madame Bénard est tendre et rêveur, elle préfère les fleurs naturelles à la fantaisie, et si elle sème de l'or dans ses coiffures, c'est que la mode l'exige. VICOMTESSE DE RENNEVILLE.”

TABLETTES ÉDITORIALES.

Nous nous étions levé de mauvaise humeur, après un abominable cauchemar dans lequel notre prote nous avait brisé le crâne avec une *forme* vide de la *Ruche*, puis nous avions fait un déjeuner creux—le beefsteak était plus propre à satisfaire le goût d'un professeur d'ostéologie, qu'un modeste carnivore, les saucisses étaient passées à un état de carbonisation digne de séduire une blanchisseuse, et le café n'était qu'une fallacieuse décoction de chicorée torréfiée !—puis nous envisagions la perspective d'un travail capable d'épouvanter Hercule, voire même Encelade, car il s'agissait d'accoucher de six pages de *Long-primer*, autrement dit *Petit-romain*, ou, si vous l'aimez mieux, de dix feuillets de l'écriture d'un honnête homme, puis cahin-caha, nous nous étions approché de notre table, avons treize fois successives, livré cours à d'éloquents baillements, étiré nos membres, puis avons, préparé et consciencieusement numéroté dix feuilles de papier brouillard, et, le coude gauche appuyé sur la table, la joue et la tempe gauches dans la sénestre, le manche de notre plume entre les dents, les yeux bêtement égarés dans le vide, nous cherchions une idée, lorsque notre porte s'ouvre avec un fracas épouvantable.

C'était notre seigneur et maître le propriétaire de la *Ruche* qui faisait son entrée. L'incendie de la colère flamboyait sur son visage. On eut dit que ses pieds reposaient sur deux paires de piles voltaïques.

—C'est assommant ! s'écria-t-il d'un ton sec qui ressemblait pas mal au grincement d'une botte ferrée sur le pavé.

—Qu'est-ce donc ?

—Je vous dis que c'est assommant !

—Je n'en disconviens pas.

—C'est démoralisant !

—Je l'admets.

—Tannant !

—Je le veux.

—Abrutissant !

—Soit.

—Les imbéciles !

—Il y en a partout.

- Animaux !
- Nous appartenons à l'espèce.
- Crétins !
- La race est florissante.
- Idiots !
- Ils ne manquent pas sous la calotte céleste.
- Brutes !
- Leur phalange est aussi pressée que les grains de sable de la mer.
- Fous !
- Il faut faire agrandir Beauport.
- Scélérats !
- Ça devient grave.
- Brigands !
- C'est un métier comme un autre.
- Assassins !
- La chair humaine est faible.
- Pleutres !
- Vous m'étonnez. Que vous est-il donc advenu ?
- Maroufles !
- D'honneur, je n'y comprends rien.
- C'est la douzième !
- Quoi ?
- En douze mois !
- Quoi donc ?
- Une par mois !
- Ah ça ! me ménagez-vous les douceurs de la *scie* ?
- Que le diable les emporte !
- Eh ! qu'il vous emporte vous-même ! Venir me troubler au moment où j'ajustais une inspiration perchée au-dessus de ma tête !
- Tenez : lisez !

En même temps une énorme lettre carrée, exhalant une odeur nauséabonde tomba devant moi.

— Pouaah ! fis-je en reculant. Vite, débouchez une bouteille de chlore pour désinfecter la chambre, ou nous allons être asphyxiés.

— J'adresserai une pétition au parlement pour que les lettres soient soumises à une quarantaine, répondit gravement notre seigneur et maître, le propriétaire de la *Ruche*. Mais, calfeutrez-vous les fosses nasales et lisez.

Et après nous être scrupuleusement ganté, nous ouvrîmes la lettre et lûmes.

“ *Cincinnati*, 13 janvier, 1854.

“ MONSIEUR,

“ Je trouve fort étonnant, moi, que vous annonciez que vous aggraverez (*sic*) votre publication, au lieu de nous récréer l'esprit et le cœur par de petites histoires, bien délicates, bien gentilles, bien gracieuses, où l'on s'aime bien tendrement et où ça finit bien tragiquement. Si, comme je le pense, vous tenez à mon abonnement pour l'année prochaine, vous satisferez mon vœu qui est aussi celui de mon épouse, et de ma fille aînée.

“ Je vous salue, monsieur,

“ P***, corroyeur.”

Tandis que je déchiffrais l'autographe du corroyeur de *Cincinnati*, mon éditeur gesticulait d'une façon sauvage.

- C'est là la cause de votre exaspération ? lui dis-je.
- En faut-il d'avantage ?
- Une pauvre lettre !
- Une ! une ! une !
- Vous en auriez d'autres ?
- Plus qu'il n'y a de mois dans l'année !
- Dans ce genre ?
- Vous appelez ça un genre, vous !

—Parbleu !
 —Il est propre ce genre !
 —Propre ou non, il a un arôme ! mais vous possédez, dites-vous, encore quelques missives.....
 —Pour mon malheur !
 —Pour mon bonheur !
 —Qu'est-ce que cela signifie ?
 —Oh ! donnez, mon ami, donnez-moi ces lettres ! Je revois mon idée, je la vise, je la harponne, je la tiens !
 —Je serais curieux.....
 —Donnez, donnez vite, sinon.....
 Une minute après, j'avais entre les mains un paquet de onze lettres.
 La première était ainsi conçue :

“ S***, février, 1853.

“ MONSIEUR,
 “ Comme je prends un intérêt marqué à toutes les productions qui tendent à
 “ entretenir chez nos jeunes hommes le goût des lettres, je seconderai de tout mon pouvoir
 “ vos nobles efforts pour établir à Montréal une publication littéraire. Mais permettez-moi
 “ de vous faire quelques observations judicieuses. *L'Episode du faux dévot* me paraît une
 “ œuvre peu orthodoxe et mal choisie pour commencer un recueil qui doit avant tout captiver
 “ toutes les croyances et les opinions. Je vous engage à être dorénavant plus scrupuleux
 “ dans le choix de vos matériaux. Offrez quelque chose de solide, de substantiel au public
 “ et il vous sera favorable. J'aime à croire, monsieur, que vous écouterez mes conseils et
 “ leur obéirez, sans quoi, je me verrai bien à regret obligé de vous retirer ma protection.
 “ Agréez, monsieur, l'assurance
 “ de ma très-haute considération,
 “ B***, élève de Rhétorique au
 “ collège de S***.”

—Un jeune Mécène qui ira loin, murmurai-je en prenant une autre lettre portant le timbre de la Chambre d'Assemblée.

“ Québec, 10 avril, 1853.

“ MONSIEUR,
 “ J'ai reçu les deux premières livraisons de la *Ruche Littéraire Illustrée*. Je dois
 “ vous dire que le deuxième numéro ne me plaît pas du tout. Si vous eussiez suivi la
 “ marche qu'indiquait votre début, vous auriez mon approbation. Mais je ne suis pas abo-
 “ litioniste, moi. Je regarde Madame Stowe et son histoire du *Père Tom* comme des
 “ noircisseurs (*sic*). Votre nouveau rédacteur pour bien mener votre affaire, devrait connaître
 “ l'anglais, et je ne crois pas qu'il sache cette langue. Il est impossible qu'il fasse quelque
 “ chose de bon sans cela. Conseillez-lui donc de se mettre à l'étude et vous aurez des
 “ succès, mais conseillez-lui aussi de nous écrire, s'il le peut, de ces petites histoires spiri-
 “ tuelles, et de “bonne bouche,” comme Paul de Kock en a tant écrit. Cela repose
 “ agréablement des fatigues parlementaires.
 “ Recevez, &c.,
 “ R***, membre de la Chambre
 “ d'Assemblée.”

“ P.S.—Le *Quart d'heure de Rabelais* me semble un peu sombre.”

Après cette missive officielle, venait une petite lettre, pliée en triangle, légèrement parfumée. Je l'ouvris avec empressement.

“ St. Louis, 26 avril, 1853.

“ MON CHER MONSIEUR,
 “ Votre publication est une horreur. L'indécence du père Tom est révoltante.
 “ Ses idées n'appartiennent à aucune imagination. Si vous voulez réussir, il faut abandon-
 “ ner ce vieux moricaud et nous donner des pièces de M. Alfred de Musset. Autrement,
 “ personne ne vous lira. L'histoire de la *Glace Psyché* m'amuse assez. Mais l'auteur
 “ pourrait, ce me semble, moins laisser à deviner à ses lectrices.
 “ A*** D***, modiste.”

—Passable, en vérité. Sautons plus loin.

“ Montréal, 20 mai, 1853.

“ MONSIEUR,
 “ Quel noble don de la nature que de savoir exprimer ce que l'on sent ! que
 “ cette madame Stowe est grande ! Comme son récit est à la fois touchant et palpitant
 “ d'intérêt. Ah ! monsieur, cette femme est un ange. On devrait la porter en triomphe !

“ lui ériger des colonnes et graver son nom immortel à côté de ceux de tous les vengeurs
 “ de la liberté humaine. Dix fois déjà, j’ai lu ce que vous avez publié de la *Case du*
 “ *Père Tom* et je soupire pour l’instant où il me sera permis de poursuivre cet admirable
 “ livre qui surpasse, comme Goliath surpassait David, tous les ouvrages écrits jusqu’à ce
 “ jour ! Je n’ose, monsieur, me permettre de vous adresser des conseils ; mais, pourtant,
 “ je crois de mon devoir de vous avertir, que vous feriez mieux de remplir les pages de
 “ votre “ gazette ” avec la *Case du Père Tom* qu’avec les légèretés inutiles de votre
 “ rédacteur-en-chef et de vos autres collaborateurs.

“ Votre tout dévoué serviteur,

“ G. H***, nègre marron.”

Je fis, je l’avoue, une laide grimace, et passai à une nouvelle épître.

“ *New-York, 17 juin 1853.*

“ MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

“ J’ai l’immense honneur d’appartenir, comme vous, à la majestueuse répu-
 “ blique des lettres. C’est vous dire que j’ai suivi avec la plus minutieuse attention le
 “ développement de votre *Ruche*. Elle est bien, très bien ! elle atteste une haute connais-
 “ sance de la littérature française, et une profonde habileté de direction ; mais j’estime,
 “ monsieur et cher confrère, qu’il y manque un trait—un trait caractéristique, qui l’élèverait
 “ sur une merveilleuse échelle. Il s’agirait, monsieur—et tous vos abonnés vous remer-
 “ cieraient de cette amélioration—de développer dans la *Ruche*, les principes de la philoso-
 “ phie transcendante, tels que les avaient énoncés Descartes, Bacon, &c. Quarante ou cin-
 “ quante pages, appliquées à ce système, dans chacun de vos numéros, vous vaudraient
 “ des milliers de milliers de souscripteurs, et je me ferais fort, dans l’intérêt de la science
 “ et de votre *Ruche*, de vous rédiger ces bluettes.

“ Veuillez recevoir, monsieur et cher confrère,

“ mes sentiments d’amitié,

“ G***, homme de lettre, ancien

“ professeur de philosophie polyesthétique.”

La lettre subséquente était tracée en caractères hiéroglyphiques. Après beaucoup de peines, je parvins à déchiffrer ces mots.

“ *Nouvelle-Orléans, 30 juillet, 1853.*

“ MONSIEUR,

“ D’où vient que votre publication accorde tout aux conceptions sérieuses,
 “ pour voler toute la place aux tendres extases du sentiment. Vous aimez trop les ronces,
 “ les épines et les chardons. Pourtant, vous devriez songer que vous avez des lectrices.
 “ Elles ont droit à quelques sacrifices. Pour moi, j’adore les roses de la poésie, et c’est à
 “ peine, si vous consentez à nous présenter à de rares intervalles un des suaves bouquets
 “ de M. Baron. Si vous continuez à agir aussi discourtoisement, je vous prévient que nous
 “ vous retirerons nos faveurs.

“ Bien à vous,

“ Pauline D***, blanchisseuse en fin.”

Des pleins graves, solennels, caractérisaient le septième envoi.

“ *Toronto, ce 19 septembre, 1853.*

“ JEUNE HOMME,

“ Il ne s’agit pas d’imprimer, il s’agit d’écrire ; il ne s’agit pas de parler, il
 “ s’agit de penser. Vanité, légèreté, frivolité, voilà la *Ruche*. Elle me fait rire, malgré
 “ moi, jugez ! Votre livraison de septembre est trop piquante, et comme les précédentes
 “ trop gaie. Je déteste les Vaudevilles. Ce n’est point de la sorte qu’on fabrique une Revue
 “ périodique. De beaux sermons, majestueux, longs ; des appréciations sur l’astronomie ;
 “ des dissertations sur la théologie, et principalement des recherches sur la législation, tels
 “ devraient, tels doivent être les éléments d’une saine publication mensuelle. Sans cela,
 “ elle tombe à plat, *procumbit humi bos !* Au nom de la moralité, de la vertu et de
 “ l’utilité publique, je vous somme et requiers de vous soumettre à mes instructions, sans
 “ quoi je vous signifierai, par devant votre agent, une fin de non recevoir.

“ Je vous salue,

“ K***, juge au tribunal de Toronto.”

—Oh ! l’infortuné jurisconsulte, m’écriai-je, en extrayant de son enveloppe, un poulet prétentieux, dont le fumet mâle se trahissait, à travers des formes maladroitement féminines.

“ *Québec, ce 7 novembre, 1853.*

“ MONSIEUR,

“ Je suis une des lectrices les plus assidues de votre intéressante publication.
 “ En cette qualité, je me crois en droit de vous gronder un peu et de vous donner quelques
 “ conseils. A ces mots, je vous vois froncer les sourcils. Fi ! que c’est laid... Voilà ce que

“ c'est que d'être gâté par les compliments de faux amis. Patience, mon bon monsieur, et écoutez ce que je vais vous dire.

“ J'ai toujours soutenu que le français est la plus belle langue du monde et j'ai essuyé, à ce sujet, plus d'une querelle avec mon frère quand il allait au collège ; lui, tenait pour le grec, mais j'étais si obstinée que je le faisais toujours céder.

“ Quelque soit votre avis là-dessus, vous conviendrez du moins que la langue française est de beaucoup supérieure à la langue anglaise. Quant à moi, je sais juste ce qu'il faut d'anglais pour entendre ces mots : *My dear, I love you !*

“ Aussi, jugez de mon courroux, quand je vois vos écrits parsemés de termes anglais que je ne comprends pas. Tantôt, c'est un *boy*, tantôt, c'est un *stick* et que sais-je, moi ? Lorsque votre dernière livraison arriva à Québec, je sautai comme toujours en vraie gourmande à vos tablettes éditoriales. Je dévorai le commencement de votre *Excursion au Saguenay*, mais je ne tardai pas à me fâcher....Vous riez....Oui, je me fâchai contre vous, quand vous dites que le bateau arriva à *Cape Cove*, qu'il longea *Geese Island*, qu'il s'arrêta à *Murray Bay*. Est-ce bien une excursion au Saguenay que je lis, me dis-je ? Oui, me dit un de mes amis qui se croit grand linguiste ; le *Cape Cove* n'est rien autre chose que le *Foulon*, *Geese Island* est l'*Île aux Oies*, et *Murray Bay* cette pauvre *Malbaie* où j'allais en vacance et où je fis votre connaissance. Sachez, monsieur, que le *Foulon*, l'*Île aux Oies*, la *Malbaie* sont des noms donnés par nos pères à ces différents lieux, et que nous les appelons de même. Quel était donc votre but à vous ? Voulez-vous mettre l'anglais à la mode ? N'y a-t-il pas assez de fous parmi les jeunes gens et de pimbeches parmi mes compagnes attaqués de l'anglomanie ?

“ Ainsi, tenez-vous pour averti à l'avenir et que je ne vous y reprenne plus.

“ E.....”

—Ventrebleu ! la déclaration est piquante, dis-je à notre éditeur, qui se dodelinait sur les hanches avec une grâce dont lui seul a le secret.

—Oui, répliqua-t-il ; mais elle sent les *inexprimables* en matin !

Je poursuivis le dépouillement.

“ *Kamouraska*, 17 novembre, 1853.

“ MONSIEUR,

“ Je me demande comment vous avez pu perdre votre publication en y introduisant de pitoyables chroniques politiques d'un rouge sanglant. La carrière du romantisme n'était-elle pas assez vaste, assez dorée, et deviez-vous la souiller par des articles démagogiques, socialistes, communistes ? Ah ! monsieur, je vous le confesse, nous sommes désappointés. Nous attendions mieux de vous et de vos principes ! Revenez, revenez dans une meilleure voie. Il en est temps encore. Nous vous appuierons de notre crédit, de notre influence. Mais brisez avec ces discussions oiseuses, qui n'intéressent personne et démoralisent le peuple. Que votre *Ruche* soit vive, railleuse, badine, qu'elle nous peigne les ravissantes sensations de l'amour, et qu'elle abandonne aux journaux un champ stérile dans lequel elle n'a rien à récolter. Nous sommes convaincus que cet appel à votre probité sera entendu, que vous romprez avec tous vos correspondants cramoisis, et cesserez la continuation du *Clerc de Notaire*, roman immoral et dissolvant s'il en fut jamais.

“ U....”

—Mon pauvre Léon G***, comme on t'écorce ! pensai-je en saisissant la dernière lettre, toute constellée de timbres.

“ *Paris*, 22 décembre, 1853.

“ CITOYEN,

“ C'est à n'y rien comprendre ! Quoi ! dans un pays libre, dans le pays républicain par excellence, vous observez une ligne de conduite aussi indécise ! On m'avait certifié que vous marchiez dans nos rangs et j'attendais, je ne vous le cache pas, de vous, une politique ferme et énergique. Connaissant l'un de vos principaux collaborateurs, je m'étais abonné à la *Ruche Littéraire et Politique*, dans l'espérance qu'il ne démentirait pas les souvenirs qu'il a laissés ici, et influencerait assez sur la rédaction pour lui imprimer une allure décidée. Point du tout. La *Ruche* emprunte ses couleurs au jaune pâle ; on se figurerait qu'en Canada vous courbez aussi la tête sous le joug qui nous écrase. J'aurais souhaité que la *Ruche* exposât ses idées sur les formes gouvernementales, qu'elle fit à la royauté une guerre ardente, en lui opposant sans-cesse les progrès industriels, économiques et civilisateurs des Etats-Unis, j'aurais voulu...Mais vous avez déçu mon attente ; et, à moins que vous n'arboriez franchement le drapeau de la démocratie, je cesserai mes relations avec vous.

“ Salut fraternel,

“ V.... D...., *ex-lieutenant de la garde*
“ *Républicaine.*”

Le dépouillement était achevé, je tendis les bras au plafond en poussant une kyrielle de soupirs extatiques.—Eh bien, avais-je raison ? s'écria mon éternel éditeur. N'est-ce pas désespérant ?—Désespérant ! au contraire !—Vous avez dit ?—Que je suis ravi !—Vous plaisantez.—Dieu m'en garde !—Vraiment ?—Oui vraiment. Bien plus, je bénis ces lettres.—Pas possible ?—C'est comme j'ai l'honneur de vous l'assurer. Les douze lettres constituent six pages de matière, n'est-ce pas ?—A peu près.—Donc elles me sauvent dix ou douze pages de cacographie.—Comment ?—Je vais les envoyer à l'imprimerie. Leur publication enchantera leurs auteurs, prouvera à nos correspondants qu'on ne peut contenter tout le monde à la fois, et m'épargnera deux heures de besogne." Le propriétaire de la *Ruche* darda sur moi un regard plein d'un feu sombre, et s'éloigna en murmurant.—Maudite paresse ! elle fait litière de tous les chiffons.—Mon cher, lui criai-je, rappelez-vous la fable du *Meunier, son fils et l'âne*.

" Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue,
Mais que dorénavant, on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien ;
J'en veux faire à ma tête. Il le fit et fit bien.

Quand à vous, suivant Mars ou l'Amour ou le Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement."

Et cette citation, énoncée avec l'emphase d'un professeur de septième, nous voulûmes reprendre l'idée qu'une digression avait mise en fuite. Mais l'idée s'était enfoncée dans la boue de notre cerveau ; il faut guetter jusqu'à ce qu'elle reparaisse à la surface. En attendant que nous vous la servions toute fraîche, voici son nom : *Faute d'une paire d'escarpins et d'un point d'interrogation ?* Mais avant notre récit, pour l'intelligence de l'épisode en perspective, il ne sera peut-être pas inopportun de placer ici la

PHYSIOLOGIE DES SIGNES DE LA PONCTUATION.

? Le point d'interrogation est un enfant qui, la bouche béante et le dos courbé, vous fait une demande et attend la réponse.

, La virgule est le bouton du milieu de l'habit noir de la phrase. Il sert à laisser voir le gilet blanc de l'idée et les breloques du style.

. Le point est un canapé moelleux, où le lecteur se repose pendant que l'auteur se mouche.

— Le tiret est le lit de camp dressé d'étape en étape pour la digestion momentanée du plat servi.

! Le point d'exclamation est une flèche aiguë et rapide qui jaillit droit au cœur pour y réveiller l'ennui.

; Le point virgule est le bouton et la boutonnière de l'habit de la phrase que l'on clot, quand le gilet est d'une élégance équivoque.

: Les deux points sont deux battants de fenêtre que l'on ouvre à l'œil du lecteur pour lui indiquer les horizons splendides.

...Plusieurs points, c'est le silence de l'homme qui a fait un calembour et qui attend que vous riiez.

Le *filet*, c'est le rideau qui tombe et annonce que la farce est finie.

Comment trouvez-vous ces définitions ? Certes, l'auteur n'a pas caché son esprit derrière un point de suspension.

A NOS CORRESPONDANTS.

J. GENTIL.—Nous attendons.

V. BARON.—La musique n'est pas prête ; accusez qui de droit d'une négligence dont nous ne sommes pas coupables.

REVUE DE NEW-YORK.—Manuscrit parvenu trop tard.

LES INCONVÉNIENTS DES MÉDECINS MAGNÉTISEURS.—*idem*.

L'ÉCHO DU HAMEAU (romance avec musique).—Au prochain numéro.

VALE DE MONTRÉAL.—Accepté. Nous attendons les essais.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.—Sous considération.

X. Y. Z.

AVIS IMPORTANT.

Seules les personnes qui, à partir du 1er Février, 1854, procureront dix souscripteurs à la *Ruche*, auront droit à une copie gratuite de cette publication.

OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 18.

LE PAYS, Journal des Interets Democratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 8, rue St. Vincent,

Jos ROY, No. 25, rue St. Paul.

ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

Jacq. AL. PLINGUET,
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTERAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

PRIX SIX SOLS.

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

LE MESCHACEBE, L'AVANT-COUREUR

ET LE

MAGASIN LITTERAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour *l'Avant-Coureur*.....\$ 5 par an

Pour *l'Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasin Littéraire de la Louisiane*,—Les trois journaux ensemble.....\$ 10 par an

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GENERALE POUR LE CANADA,

Bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18 rue Ste. Thérèse, à Montréal.

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRICES



manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

☛ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie:—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce. Eaux de Cologne, de Lavende, &c., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, No. 36, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Février, 1854.

LES CHATIMENTS, POÉSIES VENGERESSES,

PAR

Victor Hugo.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la *Ruche*, 18, rue Ste. Thérèse, ainsi qu'à l'*Institut Canadien*.
Février, 1854.

LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.
L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. R. Cortambert, *président* ;

Th. Gantie, *vice-président* ;

Ed. Haren, *secrétaire* ;

Nicolas Demenil, *caissier* ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an, - - - - - \$2,50

Six mois, - - - - - 1,25

Trois mois, - - - - - 65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février, 1854.

LIBRAIRIE FRANÇAISE, UNIVERSELLE.

NO. 111, LEONARD STREET,
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHÉ**, et de donner au prix de **6 cents le volume**, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30	0
Alexandre Dumas	400	"	25	0
Histoire Naturelle	875	"	25	0
Veillées Littéraires	300	"	20	0
Panthéon Populaire	200	"	15	0
Comédie Humaine	160	"	10	0
Chateaubriand illustré	150	"	10	0
Romans illustrés	150	"	10	0
Illustrations littéraires	120	"	7	50
Ensemble	2335	"	\$150	0

On peut souscrire:—1o. Par livraison ou volume à 6 cents;—2o. Par ouvrage ou auteur complet;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1.25.

Février 1854.

MÉCHIN.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES.

63

A DES PRIX REDUITS.

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire*, 18 rue Ste. Thérèse, savoir :

DE BALZAC.

La femme de trente ans.
Le médecin de campagne.
César Biroteau.
La vieille fille.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Albert Savarus.
Les parents pauvres.
Le père Goriot.
Une fille d'Eve.
Histoire des Treize.
Ursule Mirouet.
Les employés.
Massimilla Doni.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Le cabinet des antiques.
L'enfant maudit.
Eve et David.
L'interdiction.
Un début dans la vie.
Honorine.
La dernière incarnation de Vautrin.
La recherche de l'absolu.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.
Les châtiments.
Le roi s'amuse.
Lucrèce Borgia.
Bug-Jargal.
Ruy Blas.
Marion Delorme.
Hernani.
Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.
Carlo Broschi.
Proverbes.
L'ambitieux.
Adrienne Lecouvreur.
Judith.
La grand'mère.
Le verre d'eau.
La camaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.
La maîtresse anonyme.
La calomnie.
Bertrand et Raton.

BIBLIOPHILE JACOB.

Le chevalier de Chaville.
Les aventures du grand Balzac.
Un divorce.
Un duel sans témoins.

Les deux fous.
Une aventure de Racine.
La folle d'Orléans.
Vertu et tempérament.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.
Blanche de Beaulieu.
Jacques 1er et Jacques 2d.
Un bal masqué.
Murat.
Mille et un fantômes.
Othon l'archer.
Vingt ans après.
Les trois mousquetaires.

GEORGE SAND.

Le péché de M. Antoine.
Le meunier d'Angibault.
Les maîtres mosaïstes.
Kourrogrou.
La petite Fadette.
François le Champi.
Valentine.
Horace.
Lucrezia Floriani.
Mauprat.
Isidora.
Jacques.
Leone Leoni.
Pauline.
Indiana.
La mare au diable.
Jeanne
Le Piccinino.

PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.
Le banquier de cire.
Le capitaine Spartacus.
Les fanfarons du roi.
Le fils du diable.
La créole.

MICHEL MASSON.

Une couronne d'épine.
Les contes de l'atelier.

EUGÈNE SUE.

Le Juif Errant.
Les mystères de Paris.
Comédies sociales.
Atar-Gull.
Le commandeur.
La coucaratcha.
Deux histoires.
Latréaumont.
Deleytar.
Le morne au diable.
Jean Cavalier.
La vigie de Koat-Ven.

Arthur.
Plick et Plock.
Le marquis de Létorière.
Paula Monti.

SILVIO PELLICO.

Mes prisons.

CLÉMENCE ROBERT.

Les quatre sergents de Laroche.

MADAME DE TENCIN.

Le siège de Calais.

ELIE BERTET.

Le pacte de famine.

FREDÉRIC DE SEZANNE.

Rouget de l'Isle et la marseillaise.

CHARLES DE BERNARD.

Un acte de vertu.
L'anneau d'argent.

CHARLES DICKENS.

Contes de Noël.
Nicolas Nickleby.

CAMILLE LEYNADIER.

Le Donjon de Vincennes.
Histoire des maréchaux de l'empire.
Le masque de fer.

FREDERIC SOULIE.

Marguerite.

LE SAGE.

Gil Blas.
La vengeance trompée par l'amour.
Une journée des parques.
Les béquilles du diable boiteux.

WALTER SCOTT.

Le nain noir.
Le château dangereux.

FENIMORE COOPER.

Les lions de mer.
Les deux amiraux.

SCARRON.

Le roman comique.

MICHEL DE CERVANTES.

Histoire de don Quichotte.

PAUL DE KOCK.

Œuvres choisies.

P. J. DE BÉRANGER.

Chansons, œuvres complètes.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amis de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Février, 1854.

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

H. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez M.M. Bossange, Morel et cie, Rue Buade, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V. Février, 1854.

BUREAU DE TRADUCTION

En Français, Anglais, Allemand et Italien.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.

Montréal, Juillet 1853.

ATTENTION !!

**Le plus Grand Journal Français du Canada
POUR DEUX PIASTRES PAR ANNÉE.**

PAYABLE D'AVANCE.

LE MONITEUR CANADIEN,

Politique, Littéraire, JOURNAL DU PEUPLE Commercial et Agricole.

No. 125, Rue St. Paul, Montreal.

LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français,

NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, à l'ancien bureau du "Canada Gazette," Rue Ste. Thérèse, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

On trouvera dans le *Semeur* des articles d'histoire, de littérature et de philosophie qui ne sont publiés par aucun autre journal canadien.—Un correspondant de Paris tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, et fournira des études sur la Révolution Française et des essais sur l'application du christianisme aux questions sociales.

Montréal, Juillet 1853.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les Etats-Unis, à . . . 10s. 0d.
Pour l'Angleterre, à 15s. 0d.
Pour la France, à 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue Ste. Thérèse, à Montréal, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses. CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.
Février, 1854.